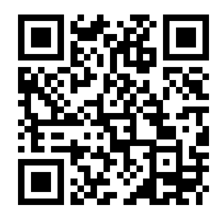
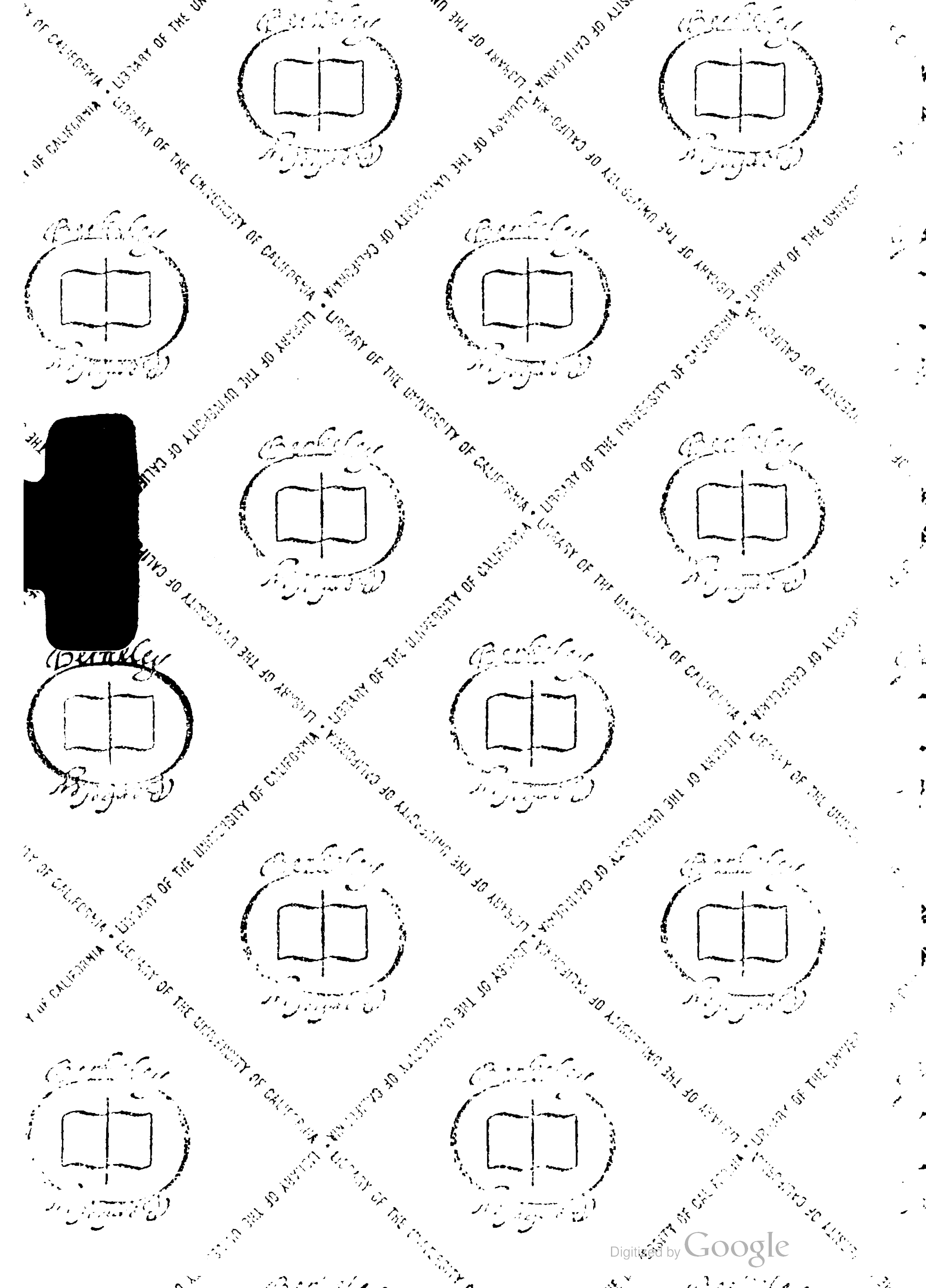
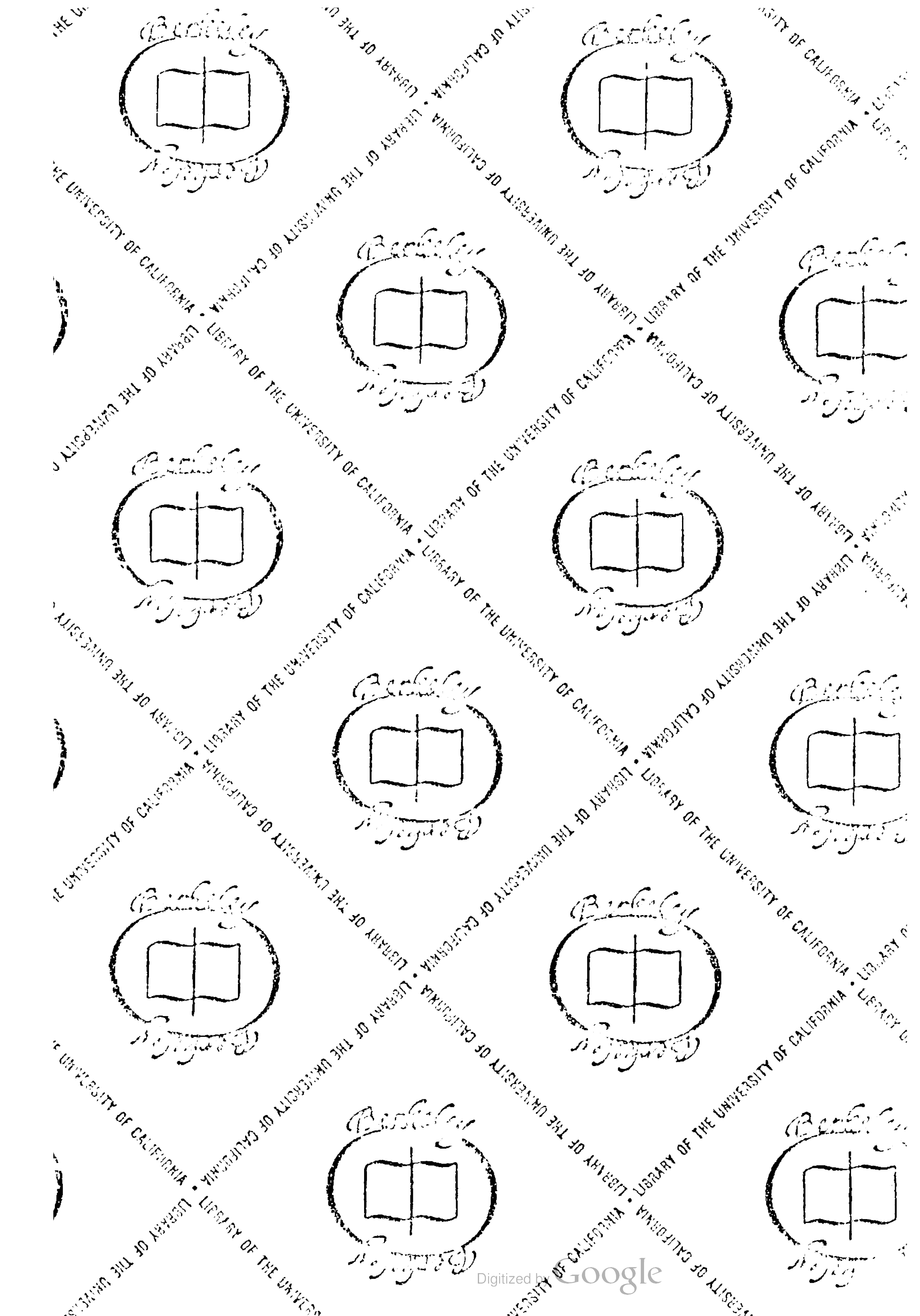



UC-NRLF
B 4 899 027


LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Berkeley



LA SAGA

DE

Gunnlaug Langue de Serpent

TRADUITE DE L'ANCIEN ISLANDAIS

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

FÉLIX WAGNER

DOCTEUR EN PHILOLOGIE GERMANIQUE
PROFESSEUR AU COLLÈGE COMMUNAL DE BOUILLON



GAND
A. SIFFER, ÉDITEUR
PLACE St BAVON

PARIS
E. LEROUX, ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 28

1899

LA SAGA

DE

GUNNLAUG LANGUE DE SERPENT

LA SAGA

DE

Gunnlaug Langue de Serpent

TRADUITE DE L'ANCIEN ISLANDAIS

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

FÉLIX WAGNER

DOCTEUR EN PHILOLOGIE GERMANIQUE
PROFESSEUR AU COLLÈGE COMMUNAL DE BOUILLON



GAND
A. SIFFER, ÉDITEUR
PLACE S[t] BAVON

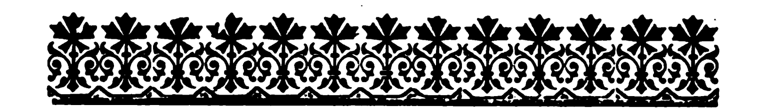
PARIS
E. LEROUX, ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 28

1899



... Et vraiment, quand j'y pense, je ne sais ce qui mérite le plus de respect, d'une de ces œuvres enthousiastes, écloses toutes bouillantes dans la pensée d'un homme de génie, ou d'une de ces œuvres candides, issues du sein du peuple, et grandies avec le peuple, œuvres de famille, œuvres saintes, que la poésie couronne de ses fleurs les plus belles, et à qui les siècles donnent l'autorité de l'histoire.

(X. MARMIER : *Lettres sur l'Islande*, ch. VIII.)



AVANT-PROPOS

En 1874 l'Islande a fêté le millénaire de sa colonisation par des émigrants norvégiens. Destiné à glorifier un des faits les plus mémorables de l'histoire des peuples scandinaves, cet évènement a eu le privilège d'éveiller l'attention de la plupart des nations européennes. Les regards des savants et des lettrés se sont portés vers le Nord et, à partir de cette date, nous voyons se dessiner, principalement dans les pays de langue germanique, un remarquable mouvement de sympathie et d'admiration pour l'antiquité islandaise. Peut-être convient-il de n'y voir qu'une simple coïncidence. Quelles que soient, d'ailleurs, les causes immédiates du phénomène, toujours est-il qu'une ère nouvelle semble s'ouvrir, dès cette époque, pour l'étude des monuments littéraires du Nord. L'Allemagne se distingue sous ce rapport. Elle qui, à la suite du Danemark, a depuis de longues années fait de la mythologie, des légendes épiques, des institutions de l'ancienne Scandinavie l'objet d'études approfondies, se remet à explorer avec un redoublement d'ardeur le vaste domaine de cette grandiose littérature éclose, il y a dix siècles, sur l'âpre terre d'Islande. C'est comme une renaissance du goût, qui, cette fois-ci, s'accomplit spécialement en

faveur de la prose islandaise, caractérisée par les sagas. Le grand nombre et la variété de ces œuvres, l'intérêt qui s'y attache, leur incontestable valeur historique ou littéraire rendent profondément regrettable l'indifférence que, jusqu'en ces derniers temps, l'on paraissait affecter à leur égard.

Le réveil auquel nous assistons depuis une vingtaine d'années trouve sa plus belle expression dans la Bibliothèque de sagas (Altnordische Saga-Bibliothek) créée à Halle sous les auspices de G. Cederschiöld, H. Gering et E. Mogk. Une série de philologues de renom, rompus aux difficultés de la langue et initiés à tous les mystères de l'ancienne civilisation du Nord, s'occupent activement à rééditer les plus captivantes et les plus importantes des sagas, disséminées quelque peu au hasard dans des recueils inabordables. Il en a paru sept jusqu'à ce jour. Toutes ces publications sont de réels chefs-d'œuvre de critique et d'érudition. (Voy. nos art. dans le Bull. bibl. et pédag. du *Musée Belge,* T. I, p. 75 et T. II, p. 222.) A Akureyri, en Islande, se poursuit également la réimpression d'une collection de sagas, choisies parmi les plus marquantes et les plus populaires.

La France — on le comprendra aisément — est restée beaucoup en retard. Tant de circonstances défavorables devaient paralyser ses efforts, que nous ne pouvons pas nous étonner que, dans la culture des lettres islandaises, elle ait joué un rôle plus ou moins effacé. Quelques rares érudits se sont promenés en dilettanti à travers la mythologie et les vieilles légendes scandinaves et leurs travaux se comptent facilement. Nous possédons en langue française quelques études remarquables dues à J.-J. Ampère (1),

(1) *Littérature et voyages.* Paris, 1853. — *Sigurd,* tradition épique restituée. Paris, 1832.

X. Marmier (1), Edélestand du Méril (2), A. Geffroy (3), E. Beauvois (4) et les traductions de F. G. Bergmann (5), de M[lle] R. Du Puget (6), d'Emile de Laveleye (7), de J. Leclercq (8), auxquelles viennent s'ajouter un petit nombre d'articles et d'opuscules sans importance véritable.

Quant aux sagas, on s'en est presque totalement désintéressé jusqu'en ces dernières années. Une étude de Geffroy (*Les sagas islandaises*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1[r] nov. 1875) et les deux chapitres que X. Marmier leur a consacrés dans ses *Lettres sur l'Islande* sont, à notre connaissance, les seules tentatives qui aient été faites en France en vue de révéler et de faire apprécier la valeur et l'intérêt de cette littérature caractéristique. Les difficultés inhérentes à l'ancienne langue nordique peuvent, jusqu'à un certain point, rendre compte de cet état de choses. En effet — M. J. Leclercq, un connaisseur en fait d'idiomes scandinaves, le proclame hautement — ils

---

(1) *Chants populaires du Nord.* Trad. franç. Paris, 1842. — *Lettres sur l'Islande*, 4[e] éd. Paris, 1855. — *Langue et littérature islandaise.* Paris, 1838.

(2) *Histoire de la poésie scandinave. Prolégomènes.* Paris, 1839.

(3) *L'Islande avant le christianisme, d'après le Gragas et les sagas.* Paris, 1897. Cet ouvrage a paru d'abord en 1864 dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, t. VI, 1[re] série, II[e] partie.

(4) *L'autre vie dans la mythologie scandinave.* Louvain, 1883. (Extrait du *Muséon.*) — *Bulletin critique de la mythologie scandinave*, dans la *Revue de l'Histoire des religions.* 1881. T. IV, n° 4.

(5) *Poèmes islandais* tirés de l'Edda de Saemund, publ. avec une trad., des notes et un glossaire. Paris, 1838. — *La fascination de Gulfi* (Gylfa Ginning) de SNORRI STURLUSON. Traité de mythologie scandinave, trad. et expl. Strasb.-Paris, 1861. 2[e] éd. 1871.

(6) *Les Eddas*, trad. franç. Paris, 1838. 2[e] éd. 1865.

(7) *La Saga des Nibelungen dans les Eddas et dans le Nord scandinave.* Trad. franç. précédée d'une étude sur la formation des épopées. Paris-Bruxelles, 1866.

(8) *Mythologie scandinave. Légendes des Eddas*, par R.-B. ANDERSON. Trad. franç. Paris, 1886.

sont rares « ceux qui peuvent étudier dans les textes originaux les monuments de cette admirable langue islandaise dont la grammaire est la plus compliquée et la plus rebutante qu'il y ait au monde ». Mais il ajoute ces paroles encourageantes : « Connaître l'islandais, c'est posséder un trésor d'un prix inestimable, c'est la seule langue actuellement vivante qui donne la clef de cette vieille littérature norraine, c'est le seul parler du moyen âge qui n'ait subi aucune altération. » Si pénible que soit le travail, il est à souhaiter que l'on se mette résolument à l'œuvre. M. R. Dareste, membre de l'Institut, en a vaillamment donné l'exemple en publiant sa traduction de la saga de Nial (Paris, E. Leroux, 1896). C'est le premier essai de ce genre. Le livre vaut d'être lu par tous ceux qui sont avides de nouveau. Un monde inconnu se révèle à nous dans ces scènes variées qui se déroulent devant nos regards, dans ces tableaux pittoresques d'une vie intense, fiévreuse, étrange par certains côtés, d'un état social qui fourmille de contrastes piquants avec nos idées et nos coutumes. (Voy. notre compte rendu dans le Bull. bibl. et pédag. du *Musée Belge*, T. II, p. 47.) — On nous permettra de signaler également notre travail sur le « Livre des Islandais » du prêtre Ari le Savant (trad. de l'anc. isl., préc. d'une étude sur la vie et les œuvres d'Ari et accomp. d'un commentaire. Bibl. de la Fac. de Philos. et Lettres de l'Univ. de Liège, fasc. IV. Bruxelles, 1898). Nous avons essayé de faire ressortir l'importance et la signification de cet ouvrage, qui fut le premier livre écrit en langue islandaise et qui devrait servir de base à toutes les études historiques et littéraires sur l'ancienne civilisation scandinave. — La saga de Gunnlaug, dont nous présentons aujourd'hui la traduction aux lecteurs français, est une des plus charmantes que nous connaissions. Sans offrir cette

ampleur de conception ni cette variété de péripéties que nous admirons dans la saga de Nial, l'histoire de Gunnlaug, à cause de son caractère essentiellement poétique, nous semble néanmoins de nature à inspirer du goût pour ce genre de récits et à faire apprécier le mérite de la prose islandaise.

Cette traduction est faite sur le texte original, d'après l'édition d'Eug. Mogk (Halle, 1886). Elle est aussi littérale que possible, sans toutefois sacrifier à une fidélité par trop systématique et trop minutieuse la façon naturelle et ordinaire de s'exprimer en français. Il n'a pas été possible de rendre mot pour mot absolument toutes les métaphores et les périphrases des strophes intercalées dans les récits; dans cette opération malaisée, où il nous a semblé bon de poursuivre la précision avant tout, parfois même, nous le reconnaissons, au détriment de la clarté, nous nous sommes basé sur les judicieuses interprétations de Jón Thorkelsson, L. Wimmer et E. Mogk.

Les notes que nous avons jugé à propos d'y joindre, en vue de renseigner le lecteur sur les localités et les personnages dont il est fait mention, d'éclaircir les termes administratifs, certaines allusions et le langage énigmatique des vers scaldiques, ont été réduites au strict nécessaire.

Dans la transcription des noms propres, nous avons retranché les accents, le *r* du nominatif et la consonne finale là où elle est le produit d'une assimilation (nn = n, rr = r, ll = l). La spirante dentale sourde est représentée par *th* et la sonore par *d*.

Mai 1899





INTRODUCTION

La saga (1) est un récit en prose; c'est le nom que l'on donne à l'histoire orale ou écrite d'événements qui ont eu pour théâtre les pays scandinaves et spécialement l'Islande. La quantité prodigieuse et l'étonnante variété des sagas que nous ont transmises les siècles confèrent à la littérature nordique un intérêt et une importance qui, jusqu'à ce jour, sont loin d'être suffisamment appréciés en dehors des limites du monde germanique.

C'est un genre mi-historique, mi-littéraire, qui se retrouve uniquement chez les anciens peuples du Nord. Participant à la fois du caractère de l'histoire et de la légende, la saga revêt un de ces aspects particuliers qui éveillent la curiosité et provoquent la sympathie. Elle se distingue avant tout des productions historiques et poétiques que le moyen âge a vues éclore dans les autres pays d'Europe, en ce qu'elle ne s'attache pas à présenter le tableau des grands faits, des événements retentissants qui agitent des nations entières. Ses prétentions sont plus

(1) de *segja*, dire, raconter. Il importe de remarquer que ce terme n'a pas du tout le même sens que les Allemands attachent au mot *Sage*.

modestes. Elle se borne à raconter, d'une manière détaillée, en un langage varié, imagé, pittoresque, mais en même temps simple, quelquefois naïf, souvent énergique, et avec les accents d'une admirable sincérité, les destinées des grandes familles scandinaves qui, pour se soustraire au despotisme de Harald aux beaux cheveux (861-931), quittèrent la Norvège et portèrent leurs pénates sur la lointaine terre d'Islande. Elle offre la peinture fidèle des vieilles mœurs et du vieux paganisme du Nord; elle présente le tableau varié des occupations journalières, des aspirations morales, bref, de la vie si intense, si mouvementée de ces hardis émigrants qui, dès leur arrivée, se mirent bravement à l'œuvre, colonisèrent l'île, fondèrent un Etat indépendant ayant son organisation spéciale, ses lois propres et y développèrent en un temps relativement court une civilisation qui éclipsa bientôt celle de la mère patrie. La littérature y fleurit désormais libre de toutes entraves. C'est là que le génie scandinave prit son plus brillant essor; c'est là aussi que naquirent la plupart des sagas.

Les faits rapportés par les sagas appartiennent pour la plupart à cette période de l'histoire qui s'étend depuis la colonisation d'Ingolf et de ses compagnons (874) jusque vers le XI[e] siècle: c'est ce qu'on peut appeler l'antiquité islandaise ou l'âge des sagas.

Les manuscrits nous en ont conservé près d'un demi-millier. Un grand nombre sont devenues la proie des flammes lors de l'incendie de la bibliothèque de Copenhague en 1728; beaucoup se sont effacées de la mémoire avant que l'on ait songé à les recueillir; il en est plusieurs dont une indication fortuite ou une simple allusion ne nous a laissé que le nom. On les a classées de diverses façons, tantôt d'après les époques auxquelles on prétend en faire remonter la mise par écrit, tantôt d'après la situation

géographique des lieux où se déroulent les scènes. La classification la plus naturelle est évidemment celle qui repose sur le contenu même ou le caractère essentiel de la saga. Elle distingue les sagas historiques, mythologiques ou héroïques, romantiques, poétiques. C'est à cette dernière catégorie que nous pouvons rattacher la saga de Gunnlaug Langue de Serpent. Celle-ci est, parmi le grand nombre d'œuvres analogues, une des plus courtes, mais aussi une des plus exquises à cause du parfum profondément poétique qui s'en dégage. Nous ne savons guère que les sagas d'Egil et de Frithjof qui puissent, sous ce rapport, soutenir la comparaison avec elle. Les récits sont « colorés avec art, revêtus d'images riantes, entremêlés de détails romanesques » (X. M.). Ce n'est pas à dire pourtant que les divers épisodes soient dépourvus de réalité. Si l'auteur a parfois, dans l'exécution des détails, fait appel à son imagination, s'il s'est plu à broder sur les données véridiques recueillies de la bouche de ses contemporains et si la saga constitue, à ce titre et pour cette raison, une véritable œuvre d'art, les faits qu'elle rapporte, les exploits qu'elle glorifie sont, du moins dans les traits fondamentaux, du domaine de l'histoire. C'est ce qu'il importe de mettre en pleine lumière.

Les lieux où les scènes se passent sont des localités géographiquement déterminées; il est facile de les retrouver aujourd'hui encore et de suivre pour ainsi dire sur la carte les progrès de l'action. L'époque est connue d'une manière précise et les personnages principaux apparaissent assez fréquemment dans diverses œuvres islandaises, toujours sous les mêmes traits et avec les mêmes tendances et dispositions natives, pour que nous soyons autorisés à ne pas douter de leur authenticité. L'absence complète, dans les documents, de toute contradiction et de toute divergence

d'appréciation en ce qui concerne les événements, les situations, les aspirations individuelles, constitue même un des témoignages les plus significatifs du caractère foncièrement historique des récits.

Le Skáldatal (1) qui existait incontestablement avant que notre saga fût mise par écrit et dont les énumérations reposent sur des données admises comme véridiques, cite parmi les scaldes qui ont vécu à l'époque du jarl Eirik Hakonarson (2) : Hallfred Vandraedaskald (H. le poète intraitable), Gunnlaug Ormstunga, Hrafn Önundarson, Thord Kolbeinsson. Le même document nous montre Gunnlaug et Hrafn, les deux héros de la saga, à la cour du roi de Suède, Olaf soenski (3), où ils se sont rencontrés pour la première fois et où ils ont semé le germe de leur rivalité fatale. La saga d'Egil (4) fait mention de la querelle qui éclata entre les deux jeunes scaldes à propos de Helga la Belle. La Laxdoela saga (ch. VI) et le Landnamabok (5) (I, ch. 13; II, ch. 1-2; III, ch. 1) confirment en tous points les indications généalogiques des récits et sont d'accord avec ceux-ci au sujet des relations de parenté de Gunnlaug. Ce dernier ouvrage (V, ch. 8) parle aussi des rapports de Hrafn avec le lögsögumadr Skapti Thoroddsson. Ari le Savant (Livre des Islandais, ch. V) connaît la famille de Thorstein. La Eyrbyggja saga (ch. 17) relate les péripéties

(1) *Skáldatal, sive poetarum recensus Eddae Upsaliensis*, publié à la suite du *Catalogus librorum Islandicorum et Norvegicorum aetatis mediae* de Th. Möbius. Leipzig, 1856.

(2) Il régna sur la Norvège, conjointement avec son frère Svein, de 1000 à 1015.

(3) Olaf le Suédois (995-1021).

(4) *Egils Saga Skallagrimssonar, nebst den grösseren Gedichten Egils*, hrsg. von Finnur Jónsson. (Altnord. Saga-Bibl. III. Halle, 1894).

(5) « Livre de la prise de possession du pays ». C'est une histoire généalogique d'Islande κατ' ἐξοχήν, due à la collaboration de plusieurs écrivains islandais.

de la lutte qu'Illugi, le père de Gunnlaug, eut à soutenir contre le godi Thorgrim Kjallaksson, au thing de Thorsnes. La saga d'Egil (ch. 83 et suiv.) raconte tout au long la querelle de Thorstein avec Steinar Önundarson. Le Heimskringla de Snorri Sturluson (1179-1241) présente le récit des hostilités qui divisaient l'Angleterre et le Danemark sous Svein et Knut et auxquelles il est fait allusion au chapitre IX de la saga. Dans la Hallfredar saga nous retrouvons avec tous les détails plusieurs épisodes que notre histoire ne fait qu'esquisser légèrement; tels sont notamment la rencontre de Hallfred et de Hrafn à Leiruvag et le retour de Hallfred et de Gunnlaug en Islande. Les deux versions, il est vrai, ne sont pas absolument d'accord en tous points, mais la divergence ne porte guère que sur des faits sans importance. La vague allusion à la mort du jarl Hakon Sigurdarson de Norvège (ch. V) est précisée et l'événement est exposé d'une manière complète dans la Nialssaga et le Heimskringla (ch. 53, 55 et 56) (1).

Il serait inutile de multiplier davantage les citations de l'espèce. Il suffit de constater qu'un certain nombre d'épisodes de la saga de Gunnlaug présentent de brèves indications relatives à des faits qui se trouvent développés dans d'autres sagas, ou de simples allusions à des événements qui forment l'objet de récits détaillés dans d'autres œuvres islandaises. De plus, il existe, d'une façon générale, entre les diverses sources historiques un accord pour ainsi dire parfait quant aux renseignements qu'elles fournissent sur les personnages de notre saga, sur leur situation et leur famille, sur leur caractère et leurs exploits.

De ces particularités une double conclusion se

---

(1) Cf. E. Mogk : *Gunnlaugssaga ormstungu*, p. VIII et suiv.

dégage. D'une part, nous y trouvons la preuve que l'intention de l'auteur n'était pas de rédiger une biographie. Il a voulu écrire un livre imprégné d'art et de poésie. Les procédés dont il s'est servi ne laissent aucun doute à cet égard. Dans la quantité de détails relatifs à son héros, il a fait un choix judicieux. Laissant de côté tout ce qui n'avait pas de rapport direct avec son sujet, tout ce qui ne faisait pas partie intégrante de l'histoire à raconter, il a soigneusement limité sa besogne au récit des faits qui rentraient le mieux dans le cadre de son modeste travail, qui lui paraissaient propres à mettre en lumière les traits sympathiques et l'émouvante destinée de ses personnages. Voyez ces phrases où il cherche visiblement à élaguer ce qui lui semble inutile ou encombrant : « Thorstein et Jofrid eurent beaucoup d'enfants, mais peu d'entre eux seront mentionnés dans cette saga. » De même, parmi les fils d'Illugi et d'Ingeborg il n'en cite que deux. Il n'est pas du tout question des querelles de Gunnlaug et de son père avec le godi Snorri (cf. Eyrbyggja saga, ch. CIII).

D'autre part, l'accord de toutes les sources prouve de façon irrécusable que le noyau de l'histoire de Gunnlaug repose sur des faits positifs. Cette histoire était très répandue en Islande; elle se racontait fréquemment; le peuple la connaissait fort bien; cette vogue dont elle jouissait empêchait précisément les narrateurs de s'écarter de la réalité au gré de leur fantaisie. D'ailleurs, cet accord remarquable ne se manifeste pas seulement dans les lignes fondamentales, dans les contours essentiels de la saga, il s'observe en plus d'un point jusque dans des détails d'importance toute secondaire; et ceci constitue un témoignage de plus en faveur de l'esprit de véracité de l'auteur et de la fidélité avec laquelle il rapporte ce qu'il a vu lui-même ou ce qu'il a entendu raconter.

Si le fond de la saga est historique, si les faits principaux qu'elle relate sont véridiques, nous pouvons admettre également que les tableaux variés qu'elle présente de l'ancienne société scandinave sont bien conformes à la réalité, du moins dans les contours généraux. C'était bien là la façon de penser, de vivre, d'agir de ces Islandais d'il y a dix siècles. L'auteur a peint d'après nature; on le sent à cette allure franche et sincère qui ne se ralentit pas un seul instant, à ce naturel charmant et cet accent de vérité qui s'observent jusque dans les moindres épisodes.

Cependant la réalité n'exclut pas la poésie. Ces deux sources d'inspiration, également inépuisables, marchent de pair, se prêtent un mutuel et merveilleux appui et impriment aux récits cette teinte indécise qui semble être un reflet des longs crépuscules scandinaves. Ce n'est pas à proprement parler de l'histoire, et ce n'est pas de la légende. Les deux, admirablement combinées, forment une espèce d'histoire poétique. C'est un genre spécial à la littérature du Nord; on en chercherait vainement les pareils dans l'histoire littéraire du monde. Il présente, il est vrai, quelque analogie, d'un côté, avec la logographie des Grecs, les chansons de geste, et, d'autre part, avec nos romans historiques et ce que nous entendons par *mémoires;* on pourrait aussi le comparer, sous certains rapports, à l'autobiographie de Goethe, *Vérité et Fiction.* Mais ces rapprochements sont plutôt forcés et ne reposent que sur des ressemblances assez confuses et lointaines. C'est peut-être ce double aspect qui imprime à la saga poétique la saveur toute particulière qui la caractérise parmi tant d'autres. Il est peu de ses congénères, en effet, qui laissent dans l'esprit du lecteur, malgré le tragique de certaines situations, une impression aussi douce, réellement faite pour charmer et attendrir.

Ceci est vrai surtout de la saga de Gunnlaug. Elle

est une des rares histoires dont l'idée dominante se développe sur des bases autres que l'exposition purement chronologique des faits. L'amour est le ressort de l'action, l'amour profond qu'éprouvent pour Helga la Belle deux jeunes Islandais, entourés du prestige d'une naissance illustre, se distinguant par de grandes qualités morales et physiques et, en outre, doués l'un et l'autre d'un talent poétique remarquable. C'est un spectacle saisissant que d'assister, à travers toute la série variée des épisodes, au développement de cette rivalité qui ne pardonne pas, qui grandit insensiblement pour arriver au point culminant, au chapitre XI de la saga. Ce chapitre marque, en effet, nettement le nœud de ce drame émouvant. Dès lors, on sent approcher avec angoisse, lent mais inévitable, le fatal dénoûment.

Certes, il se rencontre dans les récits plus d'un détail fantaisiste; il y a des embellissements dus à l'imagination du narrateur ou de l'écrivain. Cette parure, toutefois, a sa raison d'être; elle est destinée à renforcer le pathétique des situations; elle a pour but d'ajouter encore à l'impression de la réalité; elle imprègne l'ensemble d'une saveur poétique qui contribue puissamment à mettre en relief et à faire sentir plus vivement encore ce que l'histoire réelle offre de particulièrement touchant.

Parmi les personnages de la saga, Gunnlaug occupe incontestablement le premier rang. Ce qui frappe d'abord chez lui, c'est la vivacité de son tempérament. Au début de l'action, le narrateur lui reproche son irrésolution, entraînant une certaine inconséquence dans sa façon d'agir. Elle est due à une sensibilité très prononcée et une certaine fougue de jeunesse, alliées cependant à une franchise et une droiture d'intentions qui rachètent amplement ses travers. Dans plusieurs livres islandais il apparaît avec le surnom de « Langue de Serpent ». On peut se

demander quelle est l'origine de cette singulière appellation. Lui-même reconnaît (ch. VI, str. 2) l'avoir reçue dans sa jeunesse et non sans raison. L'auteur de la saga prétend qu'il la doit à son habileté à manier l'épigramme (cf. ch. III). Son caractère la justifiait probablement. D'autre part, le Landnamabok (Isl. Sögur I, 44) et le Skaldatal connaissent un autre Gunnlaug Langue de Serpent, bisaïeul de notre héros du côté maternel, et il est à présumer qu'il faut voir dans ce surnom un héritage dû à cet ancêtre, qui lui aussi était scalde. Une certaine analogie de caractère, surtout une nature vive et emportée, auront contribué sans nul doute à attacher à son nom cette épithète mordante, car tout jeune il ne semble pas avoir joué un rôle assez marquant pour la mériter. Gunnlaug est connu comme scalde. Cependant, ce qui nous reste de ses productions poétiques se réduit à très peu de chose ; ce sont, en majeure partie, les *vísur* de la saga et une demi-strophe conservée dans l'Edda de Snorri Sturluson. Toutes celles que la saga lui fait prononcer ne peuvent être de lui. Tel est par exemple son chant du cygne (ch. XII, str. 2). Comment nous aurait-il été transmis ? Par les guides norvégiens auxquels il est adressé ?

A côté de Gunnlaug se dessinent, moins vifs, moins purs et moins sympathiques aussi, les traits de Hrafn Önundarson, son rival. Ses actes sont empreints d'une réelle perfidie amoindrissant considérablement l'estime que pourraient inspirer sa bravoure et une certaine fermeté de résolution. Ses vues étroites et mesquines, son humeur vindicative, son esprit rancunier font ressortir plus vivement encore la générosité et la bonne foi de son compétiteur. Comme Gunnlaug, il est issu d'une des plus influentes familles du pays et apparaît dans divers documents comme un scalde de renom. Souvent même on l'appelle tout simplement

Skald-Hrafn. Les deux strophes que la saga met dans sa bouche seraient les seuls vers que le hasard nous ait conservés de lui, s'il était bien démontré qu'il en est l'auteur.

La figure la plus touchante de notre histoire est, sans contredit, celle de Helga la Belle. Sur les tableaux d'une vie toute remplie d'aventures, l'image de Helga jette un reflet calme et gracieux. Ce n'est pas seulement par sa beauté, mais aussi par ses grands et nobles sentiments qu'elle éclipse tout ce monde bruyant qui s'agite autour d'elle. Cette fidélité à toute épreuve, dont elle donne l'exemple au milieu des plus étranges contrariétés, cette délicatesse de caractère, rare même chez les personnes de son sexe en un temps où la violence était dans les mœurs, sollicitent la sympathie et provoquent l'admiration, en même temps que la fatalité inexorable qui s'acharne sur elle répand sur ses traits de jeune fille un voile de tristesse et de mélancolie. Victime d'une malheureuse destinée, elle excite la compassion, et sa simple mais forte résignation est pour le lecteur une source d'émotions douces à la fois et profondes. Helga appartient, comme Gunnlaug et Hrafn, à une des familles les plus considérées de la vieille Islande. Le fameux poète Egil Skallagrimsson était son grand-père. La plupart de ses ancêtres, et son frère lui-même, ont composé d'excellents chants. Elle était apparentée à Ólaf pá de Hjardarholt, le héros de la Laxdoela saga. Il régnait au sein de cette famille comme un souffle poétique qui se communiquait à tous ses membres; il s'y était développé un idéal qui l'élevait au-dessus des vulgarités de la vie habituelle. Faut-il s'étonner alors de la noblesse de sentiments et de la douceur de caractère qui se reflètent dans les actes et les pensées de notre modeste héroïne!

Tout comme les personnages qui entrent en

scène, les faits variés qui forment le tissu de l'action appartiennent à l'histoire des anciens pays du Nord. On peut suivre les événements pas à pas, retrouver les lieux où ils se déroulent. Le récit a sa chronologie fixe et précise. Gunnlaug est né vers 983. A l'âge de quinze ans il arrive chez Thorstein Egilsson, à Borg, où il parvient à se fiancer à Helga la Belle. Il quitte l'Islande en 1001 pour entreprendre un voyage en pays étranger, se rend d'abord en Norvège chez le jarl Eirik et, en automne, en Angleterre chez le roi Ethelred. En 1002, il va voir le roi Sigtrygg à Dublin, le jarl Sigurd dans les Orkneyjar et, vers l'automne, gagne le sud de la Suède et passe l'hiver de l'année 1003 en Gothland chez un autre jarl du nom de Sigurd. Au printemps suivant, il se remet en route et arrive à Upsalir, à la cour du roi Olaf le Suédois, où il fait la rencontre de Hrafn. C'est là que prend naissance, entre les deux jeunes Islandais, la querelle qui remplit désormais leur vie. Hrafn retourne en Islande, tandis que Gunnlaug, fidèle à ses engagements envers le roi Ethelred, fait une seconde fois le voyage de Londres et y demeure jusqu'au printemps de 1005. De là il revient chez le jarl Eirik, en Norvège, et s'embarque pour l'Islande, vers la fin de l'automne, en compagnie du poète Hallfred.

Cependant, dès l'été de l'année 1004, Hrafn avait demandé pour la première fois la main de Helga, la promise de Gunnlaug. Poussé autant par la haine qu'il nourrissait contre son rival que par l'amour que lui inspirait la jeune fille, il renouvela sa demande à l'Althing de l'année suivante et la fiancée lui fut accordée pour l'automne, parce que le retour de Gunnlaug, retenu en Angleterre par des préparatifs de guerre contre le Danemark, se faisait trop attendre.

Celui-ci, néanmoins, rentre au pays dans le courant de l'hiver ; mais il est trop tard : Helga est devenue la femme de Hrafn. En 1006 a lieu, dans une île de l'Öxara, le premier duel entre les deux rivaux; l'issue du combat reste indécise. La même année, en vertu d'une décision prise par l'Althing, le duel est strictement interdit dans toute l'étendue du territoire. Les deux adversaires se voient obligés d'aller vider leur différend en Norvège. Gunnlaug s'embarque en 1007, gagne les Orkneyjar où il séjourne jusqu'au commencement de l'été 1008 et retourne pour la troisième fois chez le jarl Eirik, à Hladir. Il y passe l'hiver. Hrafn, de son côté, s'était dirigé sur Thrandheim et était resté à Lifangr pendant 1008. Enfin, l'année suivante, en 1009, ils se rencontrent pour la seconde fois. Le duel a lieu à Dinganes, sur la frontière de la Norvège et de la Suède, et la querelle finit par la mort des deux rivaux. Gunnlaug était âgé de 26 ans.

Tel est le cadre historique dans lequel se meuvent les personnages et se déroulent les événements.

Ici se place une autre question, celle de l'origine de la saga. Quand et comment a-t-elle pris naissance? La question est vague et complexe. Pour la résoudre, il importe d'en préciser tout d'abord les termes et la portée. Que faut-il entendre par composition de la saga et quand peut-on dire que la saga existe? Pour éviter toute équivoque, il est nécessaire de distinguer nettement et de considérer à part deux ou même trois phases successives, par lesquelles elle a passé avant de revêtir la forme et l'aspect particuliers que nous lui connaissons. Ces phases sont autant de périodes de formation et d'évolution. La plus reculée remonte à l'époque lointaine où se sont accomplis les événements. Grâce

aux savantes investigations de G. Vigfusson (1), la date de la plupart des faits historiques sur lesquels reposent les sagas est établie avec précision et certitude. Or, ces faits constituent le fond véritable, on pourrait dire l'origine de la saga; car les événements de l'histoire, que l'auteur se plaît parfois à dépeindre sous des couleurs ravissantes empruntées à sa poétique imagination, se racontent dès le lendemain du jour où ils se sont accomplis; les récits commencent à circuler, s'amplifiant, se chargeant d'épisodes nouveaux, les uns gais et pittoresques, les autres émouvants et terribles, et, au bout d'un temps qui varie selon la grandeur et la réputation des héros et selon l'importance des faits, ils franchissent, en évoluant incessamment, des distances considérables et se répandent dans des contrées parfois très éloignées du pays d'origine.

Ce n'est pas encore la saga, ce n'en est que la matière; elle est toujours en voie d'élaboration; elle naît le jour où un individu, mieux doué ou mieux au courant des traditions, s'avise de recueillir et de rattacher les uns aux autres, parfois par les liens de la fiction, les chaînons épars de cette longue et vaste énumération d'exploits retentissants ou de faits d'ordre intime, de coordonner de la façon la plus naturelle toute une série de récits et d'en former un tout connexe, une histoire complète et achevée.

C'est la phase primitive, la première étape de formation. La saga existe, mais uniquement à l'état de tradition verbale. Bien que les grandes lignes en soient définitivement tracées par la main de l'artiste, elle ne s'arrête pas dans son développement. Repo-

---

(1) *Um timatal i Islendinga sögum* dans le *Safn til sögu Islands og íslenskra bókmenta ad fornu og nyju*. Kaupmannahöfn, 1856-79.

sant désormais et exclusivement sur le sol mouvant des idées, des aspirations, des goûts individuels des narrateurs, elle continue son évolution lente mais irrésistible. Pendant au moins deux siècles encore, sujette à toutes les fluctuations que subissent les tendances morales et intellectuelles chez des nations où l'imagination est toujours en éveil, la saga vit sur les lèvres du peuple, se modifie au gré de ses dispositions, et l'accompagne dans toutes ses migrations. C'est ainsi qu'elle se répand, par voie de tradition orale, dans la plupart des contrées du Nord et se transmet pendant une longue suite de générations.

Enfin arrive le jour où l'œuvre est mise par écrit. Il est des cas où l'histoire orale continue à circuler pendant quelque temps encore; mais, d'une façon générale, on peut dire que la fixation par l'écriture l'arrête définitivement dans sa transformation et marque le terme de son évolution. C'est la seconde étape et la plus significative. L'écrivain fait son apparition. Cette rédaction des récits, faite plusieurs siècles après l'accomplissement des faits qui en constituent comme le tissu fondamental et immuable, est de la plus haute portée au point de vue historique et littéraire; elle atteste un progrès important dans la vie intellectuelle des peuples scandinaves: l'usage de l'écriture basée sur l'alphabet latin.

Pour ce qui concerne spécialement la saga de Gunnlaug, toute une série de détails, notamment l'exactitude des indications relatives aux rapports de parenté, font supposer que les exploits des héros et les émouvantes péripéties dont leur vie est remplie, ont été l'objet de récits peu de temps après leur mort. Son origine première remonte donc à l'époque qui marque les confins du paganisme et du christianisme. Pendant deux siècles elle vit à l'état

de *frásögn*, c.-à-d. de tradition orale, exposée à des altérations de toute nature. Ces altérations toutefois ne pouvaient affecter la matière en elle-même; ce qui se modifie, c'est plutôt l'enveloppe extérieure; le noyau reste le même et garde au fruit sa saveur originelle. Elle plonge ses racines jusqu'au fond du vieux paganisme scandinave; mais, composée aux temps où les lueurs de la foi chrétienne commençaient à poindre à l'horizon du monde payen et remplissaient déjà les cœurs d'un émoi particulier, et constamment exposée, elle aussi, aux transformations que la religion nouvelle est venue opérer dans les esprits et les mœurs, la saga ne pouvait rester étrangère à l'influence de l'idéal chrétien. L'essence toutefois, la structure intime reste intacte. Ce n'est guère que la forme qui évolue; et cette évolution se continue, lente mais facilement appréciable, jusqu'au jour où, grâce à l'emploi d'une écriture plus maniable et plus appropriée que les vieilles runes nordiques, les chefs-d'œuvre de l'ancienne Scandinavie ont pu être consignés dans des livres.

Grâce aux renseignements concluants que nous pouvons tirer du *Livre des Islandais* d'Ari (1), nous connaissons d'une façon assez approximative l'époque à laquelle il convient de fixer les commencements de la littérature écrite du Nord. K. Maurer, dont l'opinion fait autorité en cette matière, la place dans la seconde moitié du XII[e] siècle, entre les années 1170 et 1180, et la plupart des savants se rallient à cette manière de voir. Nous savons de même vers quelle époque cette littérature a atteint l'apogée de son développement et de sa splendeur. G. Vigfusson a essayé de démontrer que ce fut

(1) Voy. notre étude sur le *Livre des Islandais du prêtre Ari le Savant*. Bruxelles, 1898.

entre les années 1220 et 1260. C'est là ce qu'on peut appeler la période classique, qui vit naître les plus belles et les plus importantes des sagas, celles qui se distinguent par la perfection de la forme autant que par l'élévation des idées, la grandeur des caractères et la noblesse des sentiments : les sagas de Nial, d'Egil Skallagrimsson, de Frithjof le Fort, la Laxdoela saga, l'Eyrbyggja saga et d'autres. C'est à cette éqoque aussi que fut mise par écrit la saga de Gunnlaug Langue de Serpent.

Vouloir fixer d'une manière exacte la date de la rédaction première, serait une entreprise hasardeuse; les données scientifiques précises font défaut. A ce sujet nous sommes donc réduits aux conjectures. Du reste, la question perd de son importance du moment que l'on veut bien renoncer à une détermination chronologique minutieuse — dont nous ne voyons pas l'utilité en cette matière — pour considérer les choses dans leur ensemble. Contentons-nous de savoir que la rédaction primitive remonte au milieu du XIII[e] siècle. Le développement du dialogue, certains traits fantaisistes, tels que les rêves, l'habileté de l'intrigue, l'animation des scènes, la perfection du langage montrent jusqu'à l'évidence qu'elle appartient à l'époque de l'apogée de la prose islandaise.

Il serait facile de préciser davantage ce point, si l'auteur de cette œuvre était connu. Mais toutes les sagas, ou peu s'en faut, nous ont été transmises sous le voile de l'anonyme. Ceux qui les ont composées comme ceux qui les ont mises par écrit n'ont pas jugé à propos de révéler ni leurs noms ni leurs qualités. C'eût été élever en quelque sorte des prétentions non justifiées à un bien qui, en somme, faisait partie du fonds commun de la nation entière. Certains indices cependant nous autorisent à émettre de vagues conjectures concernant les écrivains qui nous ont conservé, en les fixant sur le

parchemin, les traditions de leurs ancêtres. Ce devaient être, du moins dans la plupart des cas, des personnages ayant reçu une instruction variée et assez étendue. Il est à présumer qu'il faut voir en eux de ces Islandais de grande famille qui disposaient des loisirs et des moyens de parcourir dans leur jeunesse les pays de l'Europe occidentale, s'initiant à la culture des lettres latines, recueillant au cours de leurs lointaines pérégrinations une riche moisson de connaissances relatives aux trésors littéraires, aux légendes nationales des peuples qu'ils visitaient, rentrant ensuite dans leur patrie où ils s'appliquaient à répandre l'instruction et à mettre au profit du bien commun les fruits de leur expérience.

La plupart d'entre eux appartenaient vraisemblablement à l'état ecclésiastique. Le fait paraît certain notamment pour l'auteur de la saga de Gunnlaug. En effet, ce n'est guère que chez des hommes formés au contact des civilisations de l'antiquité que pouvait naître l'idée d'arracher à l'oubli, en les fixant par l'écriture, les faits de l'histoire nationale. Presque tous les grands écrivains islandais, dont nous connaissons les noms, étaient prêtres. Il suffit de citer Ari le Savant, Saemund Sigfusson, les moines Karl Jónsson, Odd Snorrason, Gunnlaug Leifsson. On peut dire qu'à l'origine la littérature écrite, en Islande, repose entre les mains du clergé. C'est lui le dépositaire des trésors scientifiques et littéraires de la nation; c'est lui qui s'est attribué la mission grandiose de veiller à l'éducation et à l'instruction du peuple et de l'acheminer dans la voie d'une civilisation nouvelle; c'est à lui aussi que la postérité est redevable pour une grande part de la conservation de ce précieux dépôt national qui fait la gloire de l'Islande.

On a longtemps cru voir dans le prêtre Ari

l'auteur de la saga de Gunnlaug. C'est une erreur, reposant sur une assertion injustifiable du manuscrit de Stockholm qui ajoute au titre de la saga ces mots: « ainsi que l'a racontée le prêtre Ari Thorgilsson le Savant, qui a été le plus instruit parmi les Islandais pour ce qui touche l'histoire de la colonisation primitive du pays et les événements des temps passés. » Cette indication erronée est due à un copiste d'une époque postérieure. Il est à peu près certain qu'Ari n'a jamais écrit aucune saga. Les tendances critiques et toutes positives de son esprit d'historien s'y opposaient. Du reste, il existe entre son *Livre des Islandais* et notre saga une différence fondamentale quant au style. Là, il est bref, analytique, dépourvu d'ornements, sobre dans les descriptions; ici, c'est une prose simple et coulante, mais non dépourvue de ces embellissements que la rhétorique met entre les mains de ses initiés. Ari, d'autre part, a vécu à une époque antérieure à celle de la rédaction de la saga. Il est mort en 1148, et celle-ci ne paraît pas remonter au delà de la seconde moitié du XIII[e] siècle. Enfin, certains indices autorisent à croire qu'elle a été composée dans le pays des « Myrar », aux environs de Borg (cf. ch. IV); or, Ari vécut à Helgafell, à Haukadal et finit probablement ses jours à Stad, dans la presqu'île Snaefellsnes.

Quel que soit le nom de l'auteur, maint passage trahit de façon évidente la main de l'écrivain pénétré de la foi et imbu des idées chrétiennes. Nous pouvons toucher du doigt les traces de l'inspiration chrétienne et juger par là de la façon dont l'auteur envisageait la question du christianisme et de ce qu'il pensait des bienfaits de la religion nouvelle. En parlant de la reconnaissance officielle de cette dernière à l'Althing de l'an mille, il déclare que c'est l'événement le plus mémorable qui se soit accompli en

Islande (ch. IV). Gunnlaug, sur le point de mourir, reçoit les suprêmes bénédictions de la main d'un prêtre et est enterré près de l'église (fin du ch. XII). Helga, elle aussi, dort son dernier sommeil à côté de l'église (fin du ch. XIII). De plus, on rencontre assez fréquemment, dans les récits, de ces locutions caractéristiques, de ces particularités de style qui ont bien l'air d'être des réminiscences du latin. Telle est notamment cette façon typique de marquer la transition par des phrases comme celles-ci : « Maintenant il faut parler de... », « maintenant il faut en revenir à... »; de même les formules qui indiquent la fin d'un épisode : « celui-ci est désormais hors de la saga », « et il n'en sera plus question dans cette histoire, » ou la fin de la saga : « Ainsi finit ..., », « ici finit... ». Tout ce que nous sommes en droit de conclure de ce qui précède, c'est que l'auteur (1) de la saga de Gunnlaug semble être un ecclésiastique jouissant d'une culture intellectuelle remarquable et possédant à un degré éminent l'art de conter et le talent d'écrire (2).

Un grand nombre de sagas présentent, disséminées dans le texte, une série de strophes scaldiques destinées à renforcer l'impression poétique et à rehausser la valeur esthétique de l'œuvre. La saga de Gunnlaug en renferme vingt-trois. Elles offrent, d'un côté, une accumulation de périphrases étranges et obscures, d'autre part, un enchevêtrement arbitraire de mots et d'idées qui, à première vue, paraît tout simplement grotesque. Ces *vísur* n'ont pas toujours pour auteur le personnage qui est censé les prononcer; il

---

(1) Il va sans dire que par *auteur* nous entendons ici l'écrivain qui a le premier mis la saga par écrit.

(2) Cf. B. Döring : *Bemerkungen über Stil und Typus der isländischen Saga*. Progr. des Nicolaigymn, in Leipzig, 1877.

en est dans le nombre qui ont été composées et intercalées par l'écrivain qui a donné à l'œuvre sa rédaction définitive. Tel est notamment le chant du cygne de Gunnlaug (ch. 12). Il en est de même de la strophe précédente que la Kormakssaga attribue au poète Kormak Ögmundarson (ca. 937-967). Quant aux deux strophes finales dans lesquelles les pères des deux héros communiquent leurs rêves relatifs au sort qui est réservé à Gunnlaug et à Hrafn, il est hors de doute qu'elles appartiennent à une époque postérieure. Ces chants, derniers vestiges de la poésie des scaldes, reposent à la fois sur l'allitération, l'assonance, le nombre de syllabes et la quantité prosodique; quelquefois ils présentent, en outre, la rime. Ils comprennent généralement huit vers. C'est la forme poétique du *dróttkvaedi* (1). Déchiffrer le sens de cet entassement de bizarreries et d'hyperboles est une opération dans laquelle les plus sagaces des interprétateurs ont maintes fois échoué. Ce qui caractérise avant tout cette poésie, ce sont les nombreuses expressions métaphoriques (*kenningar*); elles permettaient aux scaldes de déployer toute la richesse de leur imagination, toute la subtilité de leur esprit, ainsi que leur merveilleux don d'observation et de combinaison. Mais par l'abus qu'ils ont fait de ce style énigmatique, ils ont fini par attirer sur leurs productions le dédain des profanes qui, ne parvenant plus à en pénétrer l'idée, les ont déclarées absurdes. Cependant quand, à force de patientes et minutieuses recherches, on réussit à scruter le mécanisme compliqué de ce langage hétéroclite et à découvrir le sens

(1) de *dróttt* = suite d'un prince, et *kveda* = dire, réciter, chanter. Le *dróttkvaedi* ou *dróttkvaett*, fréquemment employé au 9e, 10e et 11e siècle, désigne à l'origine un chant que les gens de la cour composaient en l'honneur ou à l'adresse de leur seigneur.



caché sous cette accumulation de figures tout au moins originales, on constate que la poésie scaldique atteste un art véritable. Il y a du mérite et une certaine grandeur dans cette richesse extraordinaire d'expressions typiques et dans cette étonnante variété de locutions ingénieuses. Si la strophe, par suite de son aspect mystérieux et de son obscurité quasi impénétrable, manque de charme au premier abord, il faut reconnaître toutefois que l'abondance des images et la profusion des termes éminemment poétiques impriment à ces chants un caractère qui n'est rien moins qu'inepte ou ridicule. Des littérateurs comme Vilmar y ont trouvé goût et Herder les a admirés.

La saga de Gunnlaug occupe, à juste titre, tant par la nature du contenu que par la forme de l'exposition, une place éminente parmi les productions littéraires de l'ancienne Islande. De nos jours encore on la lit avec ardeur dans les écoles de Norvège et de Suède. Les nombreuses éditions qui se sont succédé depuis un siècle, les traductions qui en ont été faites, ainsi que les œuvres d'imagination qui traitent le même sujet, attestent la popularité dont elle jouit dans les pays de langue germanique. Elle a été éditée pour la première fois en 1775 à la faveur d'un legs d'Arni Magnusson, le grand protecteur des lettres scandinaves, sous le titre suivant : *Sagan af Gunnlaugi Ormstungu ok Skalld-Rafni, sive Gunnlaugi Vermilinguis et Rafnis Poetae vita. Ex Manuscriptis legati Magnaeani cum Interpretatione Latina, notis, Chronologia, tabulis Genealogicis et Indicibus, tam rerum, quam Verborum*. Hafniae 1775. — Une seconde édition, due à Jón Sigurdsson, et très importante au point de vue de la critique du texte, est insérée dans la collection des *Islendinga sögur* II, pp. 187-276. Kjöbenhavn 1847. — Une édition danoise a paru, en 1862,

dans la collection « Det norske Oldskriftselskabs Samlingar, nr 3 » sous le titre de *Gunnlaugs saga ormstungu. Med forklarende Anmaerkninger og Ordsamling* ved O. Rygh. Christiania 1862. — Nous la retrouvons ensuite dans plusieurs recueils et livres de lecture, tels que les *Analecta Norroena* (*Auswahl aus der isländ. und norweg. Litteratur des Mittelalters*) de Th. Möbins (Leipzig, 1859 et 1877, pp. 135-166 et 103-135), le *Oldnordisk Laesebog med Anmaerkninger og Ordsamling* de L. Wimmer. 4. Udgave. Köbenhavn 1889, la *Einleitung in das Studium des Altnordischen* II, de J.-C. Poestion (Hagen i. W. und Leipzig, 1887, avec riche glossaire). — Citons enfin la petite édition de Jón Thorkelsson, publiée à Reykjavik en 1880, avec une judicieuse interprétation des strophes scaldiques, qui a paru antérieurement sous le titre de *Skyringar á vísum í nokkurum íslenzkum sögum* (Reykjavik, 1868), et celle de E. Mogk : *Gunnlaugs saga Ormstungu. Mit Einleitung und Glossar.* Halle a/S. 1886.

Il n'est guère de sagas qui aient été traduites avec autant de prédilection que celle de Gunnlaug. Nous possédons deux versions danoises, celle de Petersen, dans les *Hist. Fortaell. om Isl. Faerd.* II. p. 3-46. Kbh. 1840, et celle de O. Rygh : *Sagaen om Gunnlaug Ormstunge og Skalde-Ravn. Oversat fra Gammelnorsk* af O. R. Kristiania 1859. — Dès 1869 elle parut en anglais dans la « Fortnightly Review » (ed. by John Marley. Jan. 1869. nr XXV, new series), sous le titre de *The Saga of Gunnlaug the wormtongue and Rafn the skald*, by Eirikr Magnússon and William Morris; elle a été rééditée par les mêmes dans l'ouvrage *Three northern love stories and other tales. Translated from the Icelandic.* London 1875. — Une traduction suédoise a été publiée par P. A. Gödecke en 1872 : *Sagan om Gunnlaug Ormstunga och Skald-Ram*,

på svenska tolkald af P. A. G. Stockholm 1872. — En Allemagne, il en a paru deux : celle d'Eug. Kölbing : *Die Geschichte von Gunnlaug Schlangenzunge, aus dem islandischen Urtexte übertragen.* Heilbronn, 1878, et celle d'A. Tille : *Die Saga von Gunnlaug Schlangenzunge, aus dem Altisländischen überzetzt.* Leipzig, Ph. Reclam. (Univ. Bibl. 2756).

La faveur toute spéciale dont l'histoire de Gunnlaug a joui en Allemagne se traduit dans les remaniements, les amplifications et les imitations dont elle a été l'objet. Nous citerons le roman en trois volumes que Fouqué fit paraître en 1826 : *Von dem Gunnlaugur, genannt Drachenzunge und Rafn dem Skalden*, l'imitation poétique d'Ant. Edzardi : *Schön Helga und Gunnlaug. Eine Dichtung frei nach der altnordischen Gunnlaugssaga.* Hannover 1875, le poème épique, *Gunnlaug Schlangenzunge*, publié en 1879 par Karl Bleibtreu, et les tableaux que J.-C. Poestion a tracés de la vie du scalde dans son livre *Aus Hellas, Rom und Thule. Cultur- und Literaturbilder.* Leipzig, 1884 (2e éd.).





LA SAGA

DE

GUNNLAUG LANGUE DE SERPENT

I

Il y avait un homme qui s'appelait Thorstein; il était fils d'Egil Skallagrimsson (1) et d'Asgerd, fille de Björn. Thorstein demeurait à Borg, dans le Borgarfjord (2); c'était un homme riche en biens et un grand seigneur; il était intelligent, d'un abord facile et raisonnable en toutes choses. Sans exceller ni par la taille ni par la force corporelle comme son père Egil, c'était néanmoins un personnage des plus distingués, et il inspirait de la sympathie à tout le monde. Thorstein était un homme de belle apparence,

(1) *Egil Skallagrimsson* (904-990), chef de l'illustre famille de *Myramenn*, et un des plus grands poètes d'Islande. Sa vie est racontée dans la *Egils saga Skallagrimssonar* ou *Eigla*. Les plus touchantes de ses poésies sont : le *Höfudlausn* (redemptio capitis), en l'honneur du roi Eirik Blodöx, et l'*Arinbjarnarkvida* (carmen Arinbjörnis).

(2) *Borg*, sur les bords septentrionaux du petit *Borgarfjord* (golfe de Borg), sur la côte ouest de l'Islande. Ce nom s'applique aussi au territoire environnant. La propriété de Thorstein, fondée par son grand-père, était située entre deux rivières, la Langa et la Gufa, qui se jettent dans le Borgarfjord.

avec des cheveux blonds et des yeux d'une beauté remarquable. Il avait pour femme Jofrid, fille de Gunnar, fils de Hlif (1). Jofrid avait épousé d'abord un fils de Tungu-Odd (2), du nom de Thorodd; celui-ci eut d'elle une fille, Hungerd, qui grandissait à Borg dans la maison de Thorstein. Jofrid était une femme de grande énergie. Thorstein en eut de nombreux enfants; mais peu d'entre eux jouent un rôle dans cette saga. Skuli était l'aîné de leurs fils; le second s'appelait Kollsvein, le troisième Egil.

On raconte qu'un jour d'été un bateau venant de la mer entra dans l'embouchure de la Gufa (3). Barth était le nom du pilote (4); il était d'origine norvégienne, riche, assez âgé et sage. Thorstein poussa son cheval jusqu'au bateau et, comme il réglait d'habitude les conditions du marché, il le fit encore cette fois-ci. Les Norvégiens furent hébergés de côté et d'autre; le pilote, lui, reçut l'hospitalité chez Thorstein, car il avait manifesté le désir de se rendre dans cette région. Bien qu'il fût ordinairement d'humeur morne durant l'hiver, Barth reçut bon accueil chez Thorstein. Le Norvégien aimait beaucoup à s'occuper de rêves. Au printemps Thorstein lui demanda s'il voulait l'accompagner à Valfel (5). C'était l'endroit où les habitants du Borgarfjord tenaient leur thing, et Thorstein avait appris qu'une paroi de sa tente s'était écroulée (6). Le Norvégien y consentit. Ils se

---

(1) *Gunnar Hlifarson* est le père du fameux lögsögumadr (homme de la loi) Ulfhedin, rapporteur d'Ari le Savant pour certains faits exposés dans son *Livre des Islandais*.

(2) *Tungu-Odd*, un des héros de la *Hönsna-Thóris saga*.

(3) Petite rivière qui se jette dans le Borgarfjord, à l'est de Borg.

(4) Dans d'autres éditions le pilote porte le nom de Bergfinn.

(5) *Valfel* était primitivement le nom d'une montagne dans les *Myra-Sysla*, c.-à-d. district des *Myrar* ou marais, non loin de Borg.

(6) A l'endroit où les notables d'un district tenaient leurs assemblées périodiques pour discuter les intérêts de la région, on dressait des tentes

mirent donc en route à trois et arrivèrent à Valfel dans un domaine appelé « Caverne des renards ». Là vivait un homme pauvre, du nom d'Atli; il était fermier de Thorstein. Thorstein lui enjoignit de venir avec lui pour l'aider au travail et d'emporter une hache et une bêche. Ainsi fut fait. Arrivés auprès des murs dépouillés de leur toit, ils se mirent tous à l'ouvrage et déblayèrent la place. Ensuite Thorstein et Barth s'assirent à l'entrée de la cabane. Thorstein s'endormit et eut un sommeil agité. Barth, assis à ses côtés, le laissa jouir de son rêve. Quand il s'éveilla, il se sentit mal à l'aise. Le Norvégien lui demanda ce qu'il avait rêvé pour avoir été si agité pendant le sommeil. Thorstein répondit : « Les rêves ne signifient rien. » Mais le soir, en retournant, le Norvégien lui demanda de nouveau ce qu'il avait rêvé. « Si je te communique mon rêve, » dit Thorstein, « tu me l'interpréteras. » Barth promit de l'essayer, et Thorstein dit : « Voici ce que j'ai rêvé : Je me figurais être à Borg, devant l'entrée principale de ma maison; en levant les yeux vers le ciel, j'aperçus sur le faîte du toit un bel et superbe cygne et je croyais qu'il m'appartenait. Ensuite je vis descendre des montagnes un grand aigle qui s'approcha, vint se poser auprès du cygne et se mit à causer amicalement avec lui; et celui-ci me paraissait s'en réjouir. Alors je remarquai que l'aigle avait les yeux noirs et des serres de fer, et il m'avait l'air bien hardi. Bientôt je vis venir du sud un autre oiseau qui se dirigea également vers Borg et alla se percher sur

---

formées de quatre parois recouvertes, à l'époque où se réunissait le thing, d'une espèce de banne. Ici il s'agit du thing régional des habitants qui vivaient sur les bords du golfe de Borg.-L'Althing, c.-à-d. l'assemblée générale annuelle des notables de toutes les parties de l'île, fut établi, en 930, dans une plaine appelée *Thingvellir* et située au nord du lac Ölfuss, non loin de Reykjavik.

le toit à côté du cygne dont il essaya de gagner la faveur. C'était aussi un grand aigle. Je croyais ensuite observer que l'aigle qui était arrivé le premier entrait dans une violente colère contre le nouveau venu; ils se querellèrent longtemps et avec beaucoup d'acharnement et je constatai qu'ils saignaient tous les deux. Ils se battirent tant et si bien qu'ils tombèrent de part et d'autre du mur de la maison : tous deux étaient morts. Le cygne resta sur le toit; il était bien triste. En ce moment je vis arriver un oiseau du côté de l'ouest; c'était un faucon. Il se posa à côté du cygne et se comporta tendrement envers lui. Ensuite ils s'envolèrent tous les deux ensemble dans la même direction; et là-dessus je m'éveillai. » « Ce rêve, » ajouta-t-il, « n'a guère de signification; il annonce probablement des orages qui s'amassent dans les airs et qui arrivent du côté d'où les aigles m'ont semblé venir. » — « Tel n'est pas mon avis, » répondit Barth. « Prends dans ce rêve, » reprit Thorstein, « les faits qui te paraissent les plus significatifs, et explique-les moi. » Barth dit : « Les deux oiseaux désignent sans doute les esprits tutélaires de grands hommes (1). Ta femme est enceinte et mettra au monde une jolie et superbe fille que tu aimeras beaucoup. Des hommes distingués arriveront des contrées d'où sont venus les aigles et demanderont ta fille en mariage; ils concevront pour elle le plus vif amour; ils se la disputeront et périront tous

(1) Ces esprits ou génies tutélaires que les Scandinaves appellent *fylgjur* (all. Folgegeister) ou *hugir*, accompagnent l'homme pendant sa vie, le tourmentent quelquefois, le protègent d'ordinaire et lui dévoilent l'avenir. Ces âmes, avant d'être réunies au corps par la naissance ou après s'en être détachées par la mort, planent dans l'espace et apparaissent fréquemment sous la forme d'animaux en se livrant à certains actes qui symbolisent ceux que l'homme a accomplis ou est appelé à accomplir. Ces *fylgjur* rappelent les *manitous* des Indiens de l'Amérique du Nord.

les deux à cause d'elle. Il arrivera ensuite un troisième des pays d'où est venu le faucon; il demandera à son tour la main de ta fille et c'est à lui qu'elle sera donnée. » « Voilà l'interprétation de ton rêve, » ajouta-t-il, « tel que je pense qu'il va se réaliser. » Thorstein répondit: « Ce rêve est interprété bien mal et d'une façon désobligeante, » dit-il, « j'aime à croire que tu n'es guère habile à expliquer les rêves. » Barth reprit: « Tu expérimenteras toi-même comment les choses se passeront (1). »

Dès ce moment Thorstein se montra peu aimable envers le Norvégien; celui-ci quitta le pays à l'époque où les Islandais changent d'habitation (2), et on n'en parlera plus dans cette histoire.

---

(1) L'importance que les anciens Scandinaves attachaient à la signification des rêves se trahit dans presque toutes les sagas. L'idée qu'ils se faisaient de la destinée marque en quelque sorte l'intermédiaire entre le fatalisme antique et la conception moderne du libre arbitre. En effet, les rêves, en leur dévoilant l'avenir, leur permettaient de braver, par un héroïsme exalté et un souverain mépris du danger, les coups de cette destinée qu'ils croyaient inéluctable. De là cette quantité de prophéties qui abondent déjà dans l'Edda; de là aussi ces épisodes merveilleux qui contribuent à donner aux récits une teinte essentiellement poétique. (Cf. WILH. HENZEN : *Ueber die Träume in der altnord. Sagalitteratur.* Leipzig 1890.)

(2) *Fardagr*, « jour de voyage », est le jour, fixé par la loi, où les Islandais changent de demeure, ce qui se faisait quatre fois par an.





II

En été Thorstein fit ses préparatifs pour se rendre au thing. Avant de partir, il alla trouver Jofrid, sa femme, et lui dit : « Voici ce qu'il en est, » dit-il; « tu es enceinte; l'enfant sera exposé, si c'est une fille; mais si c'est un garçon, tu l'élèveras. » Il existait en Islande, aux temps où elle était toute payenne, une sorte de coutume qui permettait aux gens pauvres et possédant un grand nombre d'enfants encore jeunes, de faire exposer leurs nouveau-nés; on trouvait cependant que c'était mal agir (1). Quand Thorstein eut ainsi parlé, Jofrid répondit : « C'est un langage peu digne d'un homme comme toi; tu ne peux pas vouloir mettre ce projet à exécution, toi qui possèdes tant de richesses et d'amis. » Thorstein reprit : « Tu connais mon caractère et tu sais ce qu'il en coûte à celui qui n'observe pas mes ordres. » Ensuite il partit pour assister au thing. Dans l'entretemps Jofrid donna naissance à une fille souverainement belle. Les femmes voulurent amener l'enfant auprès d'elle; mais elle prétendit que c'était inutile. Elle fit appeler le gardien de ses troupeaux, qui s'appelait Thorvard, et lui dit : « Prends mon

(1) Les mœurs payennes, en effet, permettaient au père de famille d'exposer son enfant nouveau-né; cependant, c'est là un droit dont il n'usait que rarement et dans des cas exceptionnels.

cheval, mets-lui la selle et emmène cette enfant à Hjardarholt (1), dans l'ouest, chez Thorgerd (2), fille d'Egil, et demande-lui de l'élever secrètement, de manière que Thorstein n'en sache rien; car j'éprouve une affection tellement vive pour cette enfant que je ne puis consentir à ce qu'elle soit exposée. Voici trois marcs d'argent (3) que tu auras comme récompense. Thorgerd te procurera quelque occasion de partir pour l'ouest, ainsi que des provisions pour le voyage sur mer. » Thorvard fit comme on lui avait ordonné. Il se rendit avec l'enfant à Hjardarholt, dans l'ouest, et le remit entre les mains de Thorgerd. Celle-ci la fit élever par un de ses sujets qui demeurait à Leysingjastadir, dans le Hvammsfjord (4). A Thorvard elle procura ensuite, à Skeljavik (5), dans le Steingrimsfjord, les moyens de partir pour l'ouest et des approvisionnements pour le voyage. Il prit la mer en été et il n'en sera plus question dans cette saga.

Lorsque Thorstein revint du thing, Jofrid lui dit que l'enfant avait été exposée, ainsi qu'il l'avait ordonné, et que le pâtre avait pris la fuite en emmenant leur cheval. Thorstein trouva les choses bien faites et se choisit un autre pâtre.

Six hivers se passèrent sans que le secret fût connu. Or, un jour, Thorstein s'en alla dans l'ouest, à Hjardarholt, pour assister à un festin chez son beau-

---

(1) Propriété située sur les bords de la Laxa, au nord de Borg.

(2) Thorgerd, fille du poète Egil Skallagrimsson et sœur de Thorstein de Borg, avait épousé Olaf pái, le héros de la *Laxdoelasaga*.

(3) Le marc (*mörk*) scandinave représentait à peu près une valeur de 45 francs.

(4) Le *Hvammsfjord* désigne la plus septentrionale des deux baies étroites qui se trouvent au fond du Faxafjord, sur la côté occid. d'Islande; le terme s'applique aussi aux régions avoisinantes.

(5) Place de débarquement, sur la côte septentrionale.

frère Olaf Höskuldsson (1), qui comptait alors parmi les plus considérés de tous les seigneurs de l'ouest. Thorstein, comme on pouvait s'y attendre, fut bien accueilli. Or, un jour, dit-on, Thorgerd se trouvait engagée pendant le repas dans une conversation avec le bondi (2) Thorstein, son frère, qui occupait le siège d'honneur (3). Olaf, pendant ce temps s'entretenait avec d'autres convives. En face d'eux, sur les bancs, étaient assises trois jeunes filles. Thorgerd dit alors : « Comment trouves-tu ces jeunes filles qui sont assises ici en face de nous? » — « Très bien, » répond-il, « mais il y en a une qui est de beaucoup la plus belle; elle a la beauté d'Olaf, le teint clair et les traits de nous autres, gens des Myrar (4). » Thorgerd reprit : « C'est bien la vérité, ce que tu dis, frère; elle a le teint clair et les traits de nous autres, habitants des Myrar; mais avec la beauté d'Olaf elle n'a rien de commun, car elle n'est pas sa fille. » — « Comment cela se peut-il? » dit Thorstein; « elle est cependant ta fille. » Elle répondit : « Frère, pour te dire la vérité, cette enfant est ta fille; » et là-dessus elle raconta tout ce qui s'était passé en le priant

(1) Généralement connu sous le nom de *Olaf pái* (O. le paon), ainsi appelé à cause de sa beauté et de l'élégance de ses manières.

(2) *Bóndi* = propriétaire libre.

(3) La place principale de la maison et aussi la plus spacieuse (*stofa*, all. Stube) servait de chambre d'habitation et de salle à manger. C'est là qu'on célébrait les festins. Elle pouvait parfois contenir des centaines de personnes. Elle présentait deux rangées de piliers; au milieu de l'une d'elles se trouvait le siège d'honneur (*öndvegi* = *sedes primaria*), occupé par le maître de la maison. Un second siège d'honneur, moins élevé et placé en face du premier, était réservé au plus considéré parmi les convives; à droite et à gauche se trouvaient de longs bancs où prenaient place les autres personnes de la société. Les femmes avaient ordinairement leur banc particulier.

(4) Les *Myramenn* est le nom d'une famille célèbre dont le poète Egil Skallagrimsson était le chef. Elle habitait, aux environs de Borg, un district appelé *Myrar* (marais).

de pardonner cette fraude à elle et à son épouse. Thorstein reprit: « Je ne peux pas vous faire de reproches à ce sujet; vous n'avez fait que réparer mes torts. Cette jeune fille me plaît tellement que c'est pour moi un grand bonheur de posséder une enfant aussi belle; mais comment l'appelle-t-on? » « Helga est son nom, » répondit Thorgerd, « Helga la Belle. » — « Maintenant, » dit Thorstein, « tu vas apprêter tout pour qu'elle puisse retourner avec moi. » Thorgerd fit ainsi. Là-dessus Thorstein prit congé d'eux, après avoir reçu de magnifiques présents. Il retourna dans sa patrie et, avec lui, Helga qui grandit ensuite à Borg, objet de la bienveillance et de l'affection de son père et de sa mère.





III

On rapporte que, vers cette époque, demeurait sur les bords de la Hvita (1), à Gilsbakki, Illugi le Noir, fils de Hallkel. La mère d'Illugi était Thurid Dylla, fille de Gunnlaug Langue de Serpent (2). Illugi était, après Thorstein Egilsson, le plus grand seigneur du Borgarfjord. C'était un homme très puissant, d'un tempérament austère, mais bienveillant envers ses amis. Il avait pour femme Ingibjörg, fille d'Asbjörn Hardarson de l'Örnolfsdal (3). La mère d'Ingibjörg était Thorbjörg, fille de Midfjardar-Skeggi. Les enfants d'Illugi et d'Ingibjörg étaient nombreux ; mais peu d'entre eux seront mentionnés dans cette histoire. Un de leurs fils s'appelait Hermund, un autre Gunnlaug. Tous deux étaient à cette époque des hommes faits et justifiaient les plus belles espérances. Gunnlaug, d'après ce que l'on raconte, avait atteint de bonne heure tout le développement de la force virile; il était grand et vigoureux, avec une chevelure brun clair qui lui seyait bien et il avait

---

(1) C'est la Hvita supérieure, qui se jette dans le golfe de Borg (*Hvitá* = rivière blanche.)

(2) Ce bisaïeul de notre héros figure, comme celui-ci, sur la liste des poètes scandinaves que nous offre le *Skáldatal*. C'est de lui probablement que le Gunnlaug de la saga a hérité son surnom (cf. p. 19).

(3) Vallée et ferme, au nord-est de Borg.

les yeux noirs; mais le nez n'était pas précisément bien formé. Cependant ses traits éveillaient la sympathie. Il avait la taille élancée et de robustes épaules. C'était un homme de belle apparence, d'une ardeur excessive dans toute rencontre; il était prétentieux de sa nature et d'une ambition précoce, obstiné et inflexible en tout, excellent poète et habile à manier l'épigramme. C'est pour cette raison qu'on l'appelait Gunnlaug Langue de Serpent. On affectionnait davantage Hermund qui possédait les manières d'un grand seigneur.

Lorsque Gunnlaug eut atteint l'âge de quinze ans, il demanda à son père de lui faire les apprêts d'un voyage, disant qu'il voulait quitter le pays et connaître les mœurs d'autres peuples. Illugi n'était guère disposé à y consentir; il observa qu'il ne ferait pas bonne impression en pays étranger, puisqu'à la maison, lui semblait-il, il ne parvenait à le discipliner qu'avec peine.

Peu de temps après il arriva, un beau matin, que le bondi Illugi, en sortant, s'aperçut que sa halle aux provisions était ouverte; il vit six sacs de marchandises placés dehors et des couvertures mises sur les chevaux. Il en éprouva une violente colère. Mais Gunnlaug s'approcha de lui et dit: « C'est moi qui ai fait enlever les sacs. » Illugi demanda pourquoi il avait fait cela. Il répondit que c'étaient les provisions pour son voyage. « Tu n'auras de moi aucune espèce de secours et tu n'iras nulle part sans mon consentement, » s'écria Illugi, et il fit rentrer les sacs.

Là-dessus Gunnlaug partit et arriva vers le soir à Borg. Thorstein l'invita à y rester et il accepta. Gunnlaug raconta à Thorstein ce qui s'était passé entre lui et son père. Thorstein l'engagea alors à demeurer auprès de lui aussi longtemps qu'il voudrait. C'est ainsi qu'il y passa l'année entière, initié par

Thorstein à la connaissance des lois et jouissant de l'estime de tout le monde. Gunnlaug et Helga se plaisaient à jouer ensemble aux échecs et ne tardèrent pas à concevoir une vive affection l'un pour l'autre, comme l'expérience le prouva dans la suite. Ils étaient à peu près du même âge. Helga était si belle qu'au dire de personnes bien informées elle a été la plus belle femme d'Islande. Sa chevelure était tellement abondante qu'elle pouvait s'en envelopper tout entière, et avait l'éclat de l'or ciselé (1); dans le Borgarfjord et bien loin dans les alentours il ne paraissait y avoir de parti qui pût rivaliser avec Helga la Belle.

Or, un jour que l'on se trouvait réuni dans la salle, à Borg, Gunnlaug dit : « Il y a encore dans la loi un point que tu ne m'as pas fait connaître : se fiancer à une femme. » — « Ce n'est pas bien long, » répondit Thorstein, et il lui exposa la manière de procéder. Alors Gunnlaug dit : « Tu vas voir si j'ai bien compris; je vais saisir ta main et faire comme si je me fiançais à Helga, ta fille. » Thorstein répondit : « Cela me semble bien inutile. » Mais Gunnlaug saisit aussitôt sa main et : « Permets-le moi quand même, » dit-il. « Fais donc comme tu l'entends, » reprit Thorstein ; « mais tous ceux qui sont ici présents sauront que c'est comme si rien n'était dit et que nulle intention secrète n'est cachée là-dessous. » Ensuite Gunnlaug se fiança à Helga et demanda à Thorstein s'il avait bien procédé. Celui-ci reconnut que c'était bien fait, et cette scène procura beaucoup de plaisir à ceux qui y assistaient.

A Mosfell, dans le sud, demeurait un homme du

---

(1) Une chevelure longue et épaisse, surtout quand elle était d'un blond ardent (*gult hár*), était pour les anciens habitants du Nord, hommes et femmes, une véritable parure. Ils en étaient fiers et la soignaient avec goût et délicatesse.

nom d'Önund, riche en biens et propriétaire d'un godord (1) dans le sud. Il était marié. Sa femme s'appelait Geirny; elle était fille de Gnup, dont le père, Molda-Gnup, avait pris possession de Grindavik (2), dans le sud. Leurs fils étaient Hrafn, Thorarin et Eyvind. C'étaient des hommes de valeur tous les trois; cependant Hrafn surpassait ses frères sous tous les rapports. Il était grand, fort, distingué entre tous et bon poète. Quand il eut atteint l'âge de jeune homme, il visita les pays étrangers et fut heureux dans ses voyages.

Vers ce temps vivaient dans le sud, à Hjalli (2), sur les bords de l'Ölfussa (3), Thorodd le Sage et son fils Skapti. Thorodd était fils d'Eyvind. Skapti était à ce moment « homme de la loi » (4) en Islande. La mère de Skapti était Rannveig, fille de Gnup Molda-Gnupsson. Skapti et les fils d'Önund étaient donc, quant à la parenté, fils de deux sœurs, et l'entente la plus cordiale régnait dans la famille.

Plus loin, à Raudimel (2), demeurait alors Thorfin Selthorisson. Il avait sept fils qui promettaient tous

---

(1) Le *godord* est une circonscription sur laquelle dominait un *godi;* celui-ci était à la fois chef politique, prêtre et magistrat dans son district. Les *godar* ont joué un rôle très important dans l'organisation de la république islandaise. A l'origine, ils n'exerçaient qu'un pouvoir purement sacerdotal; mais ils s'adjoignirent de bonne heure la direction des affaires temporelles.

(2) *Grindavik*, *Hjalli* et *Raudimel* sont des domaines situés dans la partie sud-ouest de l'Islande.

(3) L'*Olfussa* est formée par le confluent du *Sog* acuuel et de la *Hvita* inférieure et se jette dans la mer sur la côte mérid. d'Islande.

(4) L'homme de la loi (en isl. *lögsögumadr*) était le chef du comité législatif (*lögrétta*) de l'Althing. Il avait pour mission de proclamer les lois du haut du *lögberg* (tertre de la loi), de les faire connaître et de les expliquer au peuple réuni en assemblée. Le *lögsögumadr*, désigné d'ordinaire pour un terme de trois étés, pendant lesquels il devait exposer toute la législation islandaise, était toujours un jurisconsulte habile et expérimenté. Ces fonctions furent créées en 930 par la mise en vigueur du code d'Ulfljót.

de devenir des hommes remarquables. Voici les noms de trois d'entre eux : Thorgils, Eyvind et Thorir. C'étaient les personnages les plus considérés de la région.

Tous ceux que nous venons d'énumérer vivaient à la même époque.



IV

Peu de temps après il arriva — et c'est l'événement le plus remarquable qui se soit accompli en Islande — que tout le pays embrassa la foi chrétienne et que la population tout entière abjura l'ancienne croyance. Gunnlaug Langue de Serpent, dont il a été question plus haut, vécut pendant trois ans tantôt à Borg, chez Thorstein, tantôt dans la maison paternelle, à Gilsbakki. Il avait à ce moment dix-huit ans et se trouvait dans les meilleurs rapports avec son père.

Dans la maison d'Illugi vivait un homme du nom de Thorkel, surnommé le Noir; il était apparenté à Illugi et avait été élevé chez lui. Un héritage lui étant échu dans le Vatsdal, à As, dans le nord, il pria Gunnlaug de l'accompagner. Celui-ci y consentit. Tous deux s'en allèrent ensemble dans le nord, à As, et, grâce à l'intervention de Gunnlaug, l'argent leur fut remis par ceux qui le détenaient. En revenant vers le sud, ils reçurent l'hospitalité à Grimstunga, chez un riche bondi de cet endroit. Le lendemain matin, le gardien des troupeaux prit leur cheval pour faire une course et, quand il le ramena, l'animal était tout couvert de sueur. Gunnlaug de sa hache frappa si violemment le pâtre que celui-ci tomba sans connaissance. Le bondi ne voulut pas que l'affaire en restât là et demanda un dédommagement. Gunn-

laug offrit un marc. Le bondi trouva que c'était trop peu. Alors Gunnlaug dit ces vers :

« J'ai offert un marc pour un homme d'une force médiocre — dispensateur de l'éclat des vagues, tu devrais te disposer à accepter ces gris anneaux des doigts — tu t'en repentiras, si tu laisses échapper de ta bourse la couche commune de la race du dragon, que t'accorde le distributeur de la semence de Frodi. » (1)

L'accord fut conclu ainsi que le proposait Gunnlaug, et, aussitôt l'arrangement fait, ils se quittèrent.

Peu de temps après, Gunnlaug demanda pour la seconde fois à son père les moyens d'entreprendre un voyage à l'étranger. Illugi répondit : « Cette fois il sera fait selon ton désir, car tu as beaucoup changé depuis quelque temps. » Ensuite Illugi s'en alla de chez lui et acheta par moitié pour Gunnlaug un bateau qui stationnait à l'embouchure de la Gufa, chez un homme appelé Audun et surnommé « le Dogue ». (Cet Audun est le même que celui qui refusa d'emmener hors du pays les fils d'Osvif l'Ancien, après le meurtre de Kjartan Olafsson, ainsi que le raconte la Laxdoela saga; Gunnlaug

---

(1) *L'éclat des vagues* = l'or; *le dispensateur de l'éclat des vagues* = l'homme. — *Les gris anneaux du doigt* sont les bagues en argent gris. Dans les anciens temps, l'Islande ne connaissait pas la monnaie proprement dite. Pour les échanges on se servait de lingots d'or ou d'argent ou d'objets en or ou en argent, surtout de bagues qui avaient en général un poids bien déterminé. — *La couche commune de la race du dragon* = l'or; on connaît les légendes de dragons couchés sur les trésors dont ils sont les gardiens (cf. Fafnir). — *Frodi*, roi légendaire de Danemark, est représenté comme le roi de l'âge d'or; *la semence de Frodi* = l'or; *le distributeur de la semence de Frodi* = l'homme généreux; ici, Gunnlaug. — Le sens de la strophe est celui-ci : « Si tu n'acceptes pas la compensation que je t'offre, tu n'obtiendras rien. »

cependant vécut après cette époque) (1). Lorsqu'Illugi revint à la maison, Gunnlaug le remercia beaucoup. Thorkel le Noir se décida à l'accompagner dans son voyage. Leurs provisions se trouvaient déjà chargées sur le bateau avant que Gunnlaug arrivât. Il était à Borg pendant que l'on équipait le vaisseau et il trouvait plus agréable de s'entretenir avec Helga que d'aider les marchands au travail.

Un jour Thorstein demanda à Gunnlaug s'il voulait l'accompagner pour aller voir ses chevaux dans le Langavatsdal (2). Gunnlaug y consentit. Ils se mirent donc en route ensemble et arrivèrent à un endroit appelé Thorgilsstadir, où Thorstein possédait une cabane de pâtre. Là se trouvaient des juments appartenant à Thorstein, quatre en tout, toutes de poil roux. Il y avait aussi un superbe étalon, mais peu dressé, que Thorstein offrit à Gunnlaug comme cadeau. Celui-ci répondit qu'il n'avait pas besoin de chevaux, puisqu'il se proposait de prendre la mer. Ils se rendirent ensuite dans un autre enclos où il y avait un étalon gris avec quatre juments. C'était le meilleur cheval qu'il y eût dans le Borgarfjord, et Thorstein pria Gunnlaug d'accepter celui-ci. Gunnlaug répondit : « Je ne désire pas plus celui-ci que l'autre; mais pourquoi ne m'offres-tu pas ce que je voudrais obtenir? » — « Quoi donc? » demanda Thorstein. « Helga, ta fille, » dit Gunnlaug. « Cela ne s'arrange pas si vite, » répondit Thorstein, et il entama une autre conversation.

En retournant à la maison le long de la Langa (3),

---

(1) Cette interpolation repose sur une erreur. Il s'agit de deux personnages différents. Par la remarque qu'il y ajoute, le copiste semble montrer qu'il avait soupçonné la contradiction.

(2) « Vallée du Long Lac », au nord du Borgarfjord.

(3) « Long fleuve », se jette dans le Borgarfjord, à l'ouest de Borg.

Gunnlaug dit : « Je voudrais savoir quelle réponse tu entends donner à ma demande concernant Helga, ta fille. » Thorstein répondit : « Je ne me préoccupe pas de tes vains propos. » — « Ce ne sont pas de vains propos, » reprit Gunnlaug ; « je parle bien sérieusement et tu dois savoir ce que tu as l'intention de me répondre. » – « Tu devrais d'abord savoir toi-même ce que tu veux, » dit Thorstein ; « n'as-tu pas décidé de faire un voyage à l'étranger ? et voilà que tu fais comme si tu voulais prendre femme ? Il ne convient pas de songer à un mariage entre Helga et toi, tant que tu es si irrésolu, et il est inutile de prendre la chose en considération. » — « Quels sont donc tes projets au sujet du mariage de ta fille, si tu ne veux point la donner au fils d'Illugi le Noir ? Et y a-t-il dans le Borgarfjord un homme qui jouisse d'une meilleure réputation que moi ? » Thorstein répondit : « Je n'établis pas de comparaison ; mais si tu étais un homme comme ton père, tu ne serais pas éconduit. » — « A qui donc veux-tu la donner ici dans le Borgarfjord si ce n'est à moi ? » demanda Gunnlaug. Thorstein répondit : « Il y a ici un beau choix d'hommes. Thorfin de Raudimel a sept fils bien élevés ; entre eux et toi il n'y a pas de bien grande différence. » — « Aucun des deux, » riposta Gunnlaug, « ni Thorfin ni Önund n'approchent de la valeur de mon père ; toi-même tu dois manifestement lui céder le pas ; d'ailleurs que peux-tu faire prévaloir contre celui qui a osé engager un procès avec Thorgrim Kjallakson ? » (1) Thorstein répondit : « J'ai expulsé Steinar, fils d'Önund à la vue perçante, ce

(1) Le procès qu'Illugi le Noir avait intenté à Thorgrim Kjallakson et sa famille au sujet de la dot de sa femme Ingibjörg, se termina au thing de Thorsnes à l'avantage d'Illugi, grâce à l'intervention du godi Snorri, fils de Thorgrim.

qui me semble une entreprise passablement hardie. » (1) — « Tu as été soutenu dans cette affaire par Egil, ton père, » objecta Gunnlaug; « du reste, le refus de m'accepter dans sa famille entraînerait pour maint habitant de bien fâcheuses conséquences. » Thorstein répondit : « Profère tes menaces là-haut sur les montagnes; ici, dans le pays des marécages, elles ne te serviront à rien. »

Vers le soir ils arrivèrent chez eux. Le lendemain matin, Gunnlaug se rendit à Gilsbakki et demanda à son père de l'accompagner à Borg pour demander Helga en mariage. Illugi répondit : « Tu es un homme irrésolu; tu es prêt à quitter le pays et maintenant tu te comportes comme si tu voulais te marier; d'ailleurs, je sais que ton projet n'est pas du goût de Thorstein. » — « Néanmoins, » dit Gunnlaug, « je tiens absolument à ce voyage et je verrais avec regret que tu refuserais d'aller avec moi. »

Là-dessus, Illugi se rendit avec onze hommes à Borg où il fut très bien reçu par Thorstein. Le lendemain matin, Illugi dit à Thorstein : « Je voudrais avoir un entretien avec toi, et Gunnlaug de même. » Thorstein répondit : « Allons sur la colline et parlons là. » Ainsi fut fait. Alors Illugi reprit : « Gunnlaug, mon fils, m'a dit que de son propre chef il avait sollicité de toi la main de ta fille Helga; maintenant je voudrais savoir ce qu'il en sera de ce projet. Tu connais sa famille et sa fortune; je prendrai soin que rien ne lui manque en fait de propriété territoriale et de prestige parmi les hommes, si cela

---

(1) Allusion à un procès qui eut pour origine une querelle de voisinage. Steinar avait laissé paître son bétail pendant l'été sur les terres de Thorstein. Egil, choisi comme arbitre par Önund, donna tort à Steinar qui dut abandonner sa propriété.

peut faire avancer l'affaire. » Thorstein répondit : « Je n'ai qu'un reproche à faire à Gunnlaug : c'est qu'il est irrésolu. S'il te ressemblait quant au caractère, je n'hésiterais pas longtemps. » Illugi dit : « Je crains pour la rupture de nos relations d'amitié, si tu refuses à mon fils et à moi ton consentement à un mariage également favorable aux deux parties. » — « A la faveur de tes paroles et de notre amitié, » répondit Thorstein, « Helga sera promise à Gunnlaug; mais elle ne sera pas sa fiancée; il attendra trois hivers encore. Gunnlaug ira en pays étranger et s'instruira en apprenant à connaître les mœurs d'autres peuples. Je serai délié de tout engagement s'il ne revient pas alors dans la patrie ou si son caractère ne me plaît pas. » Sur ces mots ils se quittèrent. Illugi retourna chez lui. Gunnlaug regagna son bateau. Bientôt ils eurent un vent favorable et prirent la mer. Ils arrivèrent sur la côte de Norvège et naviguèrent par le golfe de Thrandheim jusqu'à Nidaros (1), où ils jetèrent l'ancre et débarquèrent leurs marchandises.

---

(1) Le nom de *Thrándheim* (auj. Throndhjem), dans la saga, ne s'applique qu'au golfe et à la contrée environnante. La ville même ne reçut cette dénomination qu'à partir du XV[e] siècle. Elle s'appelait autrefois *Nidarós* (embouchure de la Nid).





V

En ces temps régnaient en Norvège le jarl (1) Eirik Hakonarson et son frère Svein (2). Eirik avait sa résidence à Hladir, domaine que lui avait légué son père; c'était un puissant seigneur. Auprès du jarl vivait Skuli, le fils de Thorstein; il faisait partie de sa cour et y était tenu en grande estime. Gunnlaug et Audun le Dogue, dit-on, se rendirent accompagnés de douze hommes dans l'intérieur du pays de Hladir. Gunnlaug portait comme vêtements un habit gris et un pantalon blanc. Il avait un abcès à l'articulation du pied et quand il marchait il en sortait du sang et du pus. Dans cet état il se présenta devant le jarl et le salua respectueusement. Le jarl connaissait Audun et lui demanda des nouvelles d'Islande; celui-ci raconta ce qu'il savait. Le jarl demanda ensuite à Gunnlaug qui il était, et

(1) A l'origine, ce titre désignait tout *homme libre;* plus tard, il s'appliquait à la classe des grands seigneurs et des guerriers de haute naissance. Lorqu'un roi était parvenu à réunir en une seule monarchie plusieurs petits Etats, il plaçait à la tête de ceux-ci des *jarls* (espèce de gouverneurs ou vice-rois) qui, de ce fait, lui devaient un tribut et du secours en cas de guerre. Parfois ce terme servait aussi à désigner des chefs indépendants. Le *Heimskringla* donne le nom de *jarls* aux ducs de Normandie.

(2) Eirik régna sur la Norvège, conjointement avec son frère Svein, de 1000 à 1015. Il est mort en 1023.

celui-ci lui fit connaître son nom et sa famille. « Skuli Thorsteinsson, » dit le jarl, « quelle est la situation de cet homme en Islande? » — « Seigneur, » répondit Skuli, « accueillez-le bien, car c'est le fils du plus distingué des Islandais, d'Illugi le Noir de Gilsbakki, et mon frère nourricier. » Le jarl reprit : « Qu'as-tu à ton pied, Islandais? » — « C'est un abcès, seigneur, » répondit Gunnlaug. « Cependant tu ne boites pas? » demanda le jarl. « Je ne boiterai point, » fut la réponse, « tant que mes deux jambes seront égalèment longues. » Alors un homme de la suite, appelé Thorstein, observa : « Il se vante passablement, cet Islandais; il ne serait pas mauvais que nous le mettions quelque peu à l'épreuve. »

Gunnlaug lui lança un regard et dit :

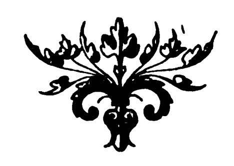
« Il y a parmi les gens de la suite un sinistre vaurien; prenez garde de vous fier à lui, il est méchant et noir. »

Thorarin voulut saisir sa hache, mais le jarl l'apaisa en disant : « Sois calme; il ne faut pas s'inquiéter de pareils propos. Mais quel âge as-tu, homme d'Islande? » — « J'ai dix-huit hivers, » répondit Gunnlaug. « Je voudrais jurer, » dit le jarl, « que tu n'en vivras pas dix-huit autres. » Gunnlaug reprit : « Ne lance pas des imprécations contre moi, jarl! » — « Que viens-tu de dire? demanda le jarl. « Ce qui me paraît juste, à savoir que tu ne dois pas me souhaiter malheur; mais souhaite plutôt du bien à toi-même. » — « Quoi donc? » dit le jarl. « Que tu ne trouves pas une mort pareille à celle du jarl Hakon, ton père (1). » Le jarl devint rouge comme du sang et s'écria : « Saisissez ce fou! »

(1) *Hákon enn ríki*, fils du jarl Sigurd, fut tué par un domestique dans une étable, à Rimul, en 995.

Alors Skuli s'approcha du jarl et dit : « Ecoutez mes paroles, jarl; faites grâce à cet homme et qu'il s'en aille d'ici. » Le jarl répondit : « Qu'il s'éloigne au plus vite et qu'il ne revienne jamais dans mon royaume, s'il veut vivre en paix. »

Skuli sortit avec Gunnlaug; ils descendirent à la place de débarquement où ils trouvèrent un bateau prêt à mettre à la voile à destination de l'Angleterre. C'est là que Skuli conduisit Gunnlaug et son ami Thorkel. Gunnlaug abandonna à Audun, pour qu'il y veillât, son bateau, ainsi que l'argent qu'il ne voulait pas emporter, Là-dessus, Gunnlaug et ses compagnons cinglèrent vers la mer d'Angleterre. En automne, ils arrivèrent dans le sud, au port de Londres, et à l'aide de rouleaux hissèrent leur vaisseau sur le rivage.





VI

En Angleterre régnait à cette époque le roi Ethelred (1), fils d'Edgar. C'était un excellent prince, qui avait alors sa résidence dans l'ouest, à Londres (2).

Avant la conquête de Guillaume le Bâtard, l'Angleterre avait la même langue que la Norvège; depuis cet événement on y parle le langage de France, parce que Guillaume était originaire de ce pays (3).

Gunnlaug se rendit aussitôt auprès du roi pour lui présenter ses hommages. Le roi lui demanda de quel pays il était. Gunnlaug le lui dit et ajouta : « Malgré la longueur du trajet, seigneur, j'ai vivement aspiré à vous rencontrer, car j'ai composé un chant en votre honneur et je voudrais vous le faire connaître. » Le roi consentit à l'entendre. Gunnlaug récita sa poésie d'une manière élégante et énergique. En voici le refrain :

« Tout le monde parle du magnanime prince d'Angleterre, comme d'un dieu; la génération du

(1) 998-1016.

(2) Londres était à cette époque déjà la capitale de l'Angleterre.

(3) Cette interpolation repose sur une erreur. Bien que l'anglo-saxon et l'ancien norvégien soient étroitement apparentés et offrent beaucoup d'analogie, on ne peut pas dire que l'Angleterre et la Norvège aient parlé la même langue.

roi belliqueux comme celle de l'homme du peuple vénèrent Ethelred. »

Le roi le remercia pour ses vers et lui donna comme récompense un manteau d'écarlate garni de la plus riche fourrure et orné à l'extrémité inférieure d'une bordure d'or et l'accueillit parmi les gens de sa suite. Gunnlaug demeura tout l'hiver à la cour du roi.

Or, un jour Gunnlaug rencontra trois hommes sur la route. Celui qui marchait à leur tête s'appelait Thorgrim; il était grand et fort et dit : « Homme du Nord, prête-moi un peu d'argent. » Gunnlaug répondit: « Il ne me semble guère prudent de prêter à toi qui m'es inconnu. » L'autre reprit : « Je te le rendrai au jour fixé. » — « Alors on peut le risquer, » dit Gunnlaug, et il lui donna l'argent. »

Peu de temps après, Gunnlaug alla trouver le roi et lui parla de ce prêt d'argent. Le roi dit : « Cela te portera malheur; c'est un individu des plus méchants, un grand brigand et un viking (1); n'ayons rien à démêler avec lui; je te restituerai la somme. » Gunnlaug répondit : « Nous serions bien à plaindre, nous, hommes de ta suite; nous portons préjudice à des innocents et nous laisserions de pareilles gens s'emparer de notre bien! cela n'arrivera jamais. » Peu après, il rencontra Thorgrim

---

(1) C'est le nom que portaient chez les Scandinaves ces fameux pirates normands qui, dès la seconde moitié du VIII° siècle, apparurent dans presque tous les pays d'Europe. Leurs lointaines expéditions, qui parfois se transformaient en véritables guerres, se sont continuées jusque vers l'an 1000. Les hommes libres seuls pouvaient y prendre part. Elles étaient dirigées par des chefs puissants et redoutables dont l'humeur aventurière et la soif de déprédations répandaient l'épouvante dans les coutrées où ils abordaient. A l'origine on attachait beaucoup de gloire à ces incursions en pays étrangers. Le nom de *viking* équivalait à un titre d'honneur. Mais à l'époque dont il s'agit ici ce terme a pris un sens défavorable.

et lui réclama son argent. Celui-ci répondit qu'il ne le rendrait point. Alors Gunnlaug dit cette strophe :

« Modi du cliquetis des armes! c'est une résolution funeste de ta part de me retenir mon argent; tu as trompé par ta ruse celui qui rougit la pointe de l'épée. Sache que je m'appelle Langue de Serpent — ce n'est pas sans raison que j'ai reçu ce nom dans ma jeunesse — je vois ici l'occasion de le prouver. » (1)

« Maintenant je t'offre le choix, » dit Gunnlaug; « ou tu me remettras mon argent ou tu iras en duel avec moi dans un délai de trois nuits. » Le viking se mit à rire et répondit : « Personne n'a encore eu l'audace de me provoquer en duel, attendu que plus d'un a succombé sous mes coups; cependant je suis tout prêt à accepter. » A ces mots ils se quittèrent. Gunnlaug raconta au roi ce qui était survenu entre Thorgrim et lui. Le roi dit : « Te voilà engagé dans une affaire bien périlleuse, car cet homme émousse le fer quel qu'il soit. Tu vas suivre mes conseils, Gunnlaug, » ajouta le roi, « voici une épée que je veux te donner; c'est avec celle-ci que tu combattras, mais tu montreras à ton adversaire celle que tu as eue jusqu'ici. » Gunnlaug le remercia cordialement.

Or, lorsque les adversaires se trouvèrent en champ clos, Thorgrim demanda à Gunnlaug quelle était cette épée avec laquelle il se proposait de lutter. Celui-ci la lui montra en la brandissant; mais il avait attaché à sa main la courroie fixée à la poignée du présent royal. « Je ne redoute point cette arme, » s'écria le viking, en apercevant la

(1) *Modi* est un ase, fils du dieu Thor. *Le Modi du cliquetis des armes* désigne le guerrier, l'homme. *Celui qui rougit la pointe de l'épée* = l'homme en général : ici, Gunnlaug.

courte épée, et de son arme il frappa sur Gunnlaug et faillit lui fendre le bouclier de haut en bas. Gunnlaug rendit le coup au moyen de l'épée dont le roi lui avait fait cadeau; le viking croyait que son adversaire se servait de son arme habituelle et il se trouvait désarmé; Gunnlaug sans hésiter lui donna le coup de grâce. Le roi le remercia pour cet exploit qui lui valut beaucoup de gloire en Angleterre et au loin dans d'autres pays.

Au printemps, lorsque les bateaux furent remis à flot, Gunnlaug demanda au roi Ethelred l'autorisation de regagner la mer. Le roi voulut savoir pourquoi il désirait se remettre en voyage. Gunnlaug répondit : « Je veux accomplir ce que j'ai promis et projeté », et il dit cette strophe :

« La destinée veut que je visite les pays de trois rois et les domaines de deux jarls; c'est la promesse que j'ai faite à ceux qui m'ont donné le bateau. Je serai de retour avant que l'héritier du dispensateur des richesses me fasse cadeau de la couche de dragon du bras pour le soutenir contre l'attaque de la Gefn de l'épée. » (1)

« Qu'il en soit ainsi, scalde, » dit le roi et il lui donna une bague qui pesait sept onces (2); « mais tu me promettras de revenir l'automne prochain, car à cause de ton adresse et de ton courage je ne veux pas me séparer de toi. »

---

(1) *Ceux qui lui ont donné le bateau*, ce sont les pères de Helga et de Gunnlaug. *L'héritier du dispensateur des richesses* = l'héritier du roi Edgar, c.-à-d., Ethelred lui-même. *La couche de dragon* (= l'or) *du bras* = les bracelets d'or. *La Gefn* (= une ase) *de l'épée* = la déesse des combats. *L'attaque de la déesse des combats* = le combat. — La seconde partie de la strophe signifie : Je serai de retour avant que tu me récompenses pour t'avoir assisté dans le combat, c.-à-d. avan que tu aies besoin de mon secours.

(2) *Once* (*eyrir*, pl. *aurar;* lat. *aureus*) en argent ou en poids = $\frac{1}{8}$ de marc (*mörk* = 45 fr.).



VII

Là-dessus, Gunnlaug mit à la voile, quitta l'Angleterre et se dirigea vers le nord sur Dublin (1). Là régnait alors le roi Sigtrygg (2), fils d'Olaf Kvaran et de la reine Kormlöd. Il n'occupait le trône que depuis peu de temps. Gunnlaug se présenta aussitôt devant le roi pour lui offrir ses hommages. Le roi l'accueillit honorablement. Gunnlaug dit : « J'ai une poésie à vous réciter, seigneur, et je vous prie de m'écouter. » — « Jusqu'à ce jour, » répondit le roi, « personne n'a eu l'idée de réciter des vers en mon honneur; aussi écouterai-je ta strophe. » Gunnlaug prononça alors une drapa dont voici le refrain :

« Sigtrygg nourrit de cadavres les chevaux de la Svara. » (3)

Il y avait aussi le passage suivant :

« Je n'ignore pas quel descendant de famille royale je veux glorifier: c'est le fils de Kvaran. Le roi n'épargnera pas pour moi les bagues d'or; il

---

(1) *Dublin*, en Irlande, était la capitale d'un royaume fondé vers 850 par des *víkingar* norvégiens et qui eut une existence de plus de trois siècles.

(2) Surnommé *silkiskegg* (barbe de soie).

(3) La *Svára* est le nom d'une de ces sorcières qui, d'après une croyance populaire très répandue, chevauchent sur des loups. *Les chevaux de la Svára* désignent donc les loups, et les vers signifient : Le roi Sigtrygg tue beaucoup d'ennemis.

pratique la générosité; le poète s'y attend. Que le prince me dise s'il a jamais entendu un poème plus magnifique fait en son honneur! Voilà ma drapa. » (1)

Le roi le remercia pour son chant, fit venir son trésorier et dit : « Comment vais-je récompenser cette poésie? » — « Comme vous le voudrez, seigneur, » fut la réponse. « Comment trouves-tu la récompense, » reprit-il, « si je lui donne deux vaisseaux marchands? » Le trésorier répondit : « Elle serait trop belle; d'autres princes, pour récompenser les poètes, leur donnent de précieux bijoux, une bonne épée ou des bagues d'or. » Alors le roi donna au poète son vêtement d'écarlate tout neuf : un habit à bordures d'or, un manteau garni d'une superbe fourrure ainsi qu'une bague en or pesant un marc. Gunnlaug remercia le roi pour ses présents; il resta quelque temps encore chez lui et se dirigea ensuite vers les Orkneyjar.

Sur les Orkneyjar (2) régnait à cette époque le jarl Sigurd Hlödvisson. Gunnlaug présenta ses hommages au jarl et lui annonça qu'il avait une poésie à réciter en son honneur. Le jarl répondit qu'il désirait entendre son chant et l'appela homme d'honneur. Gunnlaug récita ses vers : c'était un flokkr (3) bien tourné. En récompense de son chant, le jarl lui fit présent d'une grande hache incrustée d'argent et l'engagea à demeurer auprès de lui. Gunnlaug remercia le prince pour son cadeau et son invitation, mais déclara qu'il devait aller du côté de l'est, en Suède. Là-dessus, il prit la mer

---

(1) La *drápa* est une poème scaldique de longue haleine, comprenant parfois 70-80 strophes, composé généralement en l'honneur d'un roi ou d'un prince et accompagné d'un refrain (*stef*) qui ne se répète toutefois qu'après un nombre déterminé de strophes.

(2) Les îles Orcades.

(3) Le *flokkr* est un petit dithyrambe sans refrain.

avec des marchands qui faisaient voile pour la Norvège, et en automne ils abordèrent dans l'est, près de Konungahella (1), dans le pays de Vik (2). A partir de là, Gunnlaug se choisit un guide pour se faire conduire dans les montagnes de West-Gothland (3). Continuant leur chemin, ils arrivèrent à une place de commerce appelée Skarar (4). Dans cette contrée régnait un jarl du nom de Sigurd; il était assez avancé en âge. Gunnlaug se rendit auprès de lui pour le saluer et lui dit qu'il avait composé un chant en son honneur. Le jarl écouta attentivement et Gunnlaug récita sa pièce de vers; c'était un flokkr. Le jarl le remercia et l'engagea à passer l'hiver auprès de lui. Gunnlaug accepta.

Or, Sigurd célébra un brillant festin de Noël (5). La veille de la fête, on vit arriver du nord, de Norvège, douze hommes envoyés par le jarl Eirik et chargés de présents pour le jarl Sigurd. Celui-ci les accueillit amicalement et le jour de la fête les fit asseoir à côté de Gunnlaug. Grandes furent les réjouissances. Les hommes de Gothland déclaraient qu'il n'y avait pas de plus grand jarl que Sigurd et les Norvégiens trouvaient qu'Eirik était un prince plus distingué encore. Il s'en suivit une querelle dans laquelle les deux partis choisirent Gunnlaug comme arbitre. Alors Gunnlaug dit cette strophe :

« Soutiens de la Valkyrie! On raconte de ce prince qu'il a contemplé la mer houleuse : c'est un vieux héros! Quant à Eirik, l'arbre de la victoire,

---

(1) Auj. la petite ville suédoise de *Kongelf;* c'était au haut moyen âge une des plus importantes villes de Norvège.

(2) *Vik* ou *Vikin* (baie) désigne ici le golfe de Christiania et les contrées qui l'entourent.

(3) C.-à-d. Gothie occidentale, dans la Suède méridionale.

(4) Petite ville du district de Gothie; auj. *Skara.*

(5) *Jól,* grande fête du solstice d'hiver.

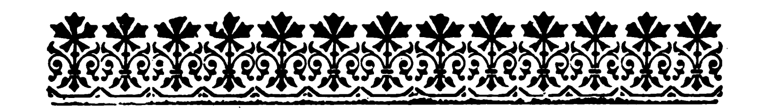
il a vu encore plus de vagues bleues devant le coursier des flots au milieu de la vaste mer en fureur! » (1)

De part et d'autre on fut satisfait de cette décision et, la fête terminée, les Norvégiens retournèrent chez eux chargés de présents.

---

(1) Les Valkyries sont les messagères d'Odin. *Soutiens de la Valkyrie* = guerriers, héros. C'est une image fréquente dans la poésie scaldique. *Arbre de la victoire* = héros. *Le coursier des flots* = le bateau. Le sens est : Dans ses expéditions, Eirik a poussé plus loin et a accompli plus d'exploits que Sigurd.





VIII

A cette époque régnait en Suède le roi Olaf « le Suédois » (1), fils du roi Eirik le Victorieux (2) et de Sigrid la Superbe (3), fille de Sköglar-Tosti (4). C'était un roi puissant et distingué et qui aimait beaucoup le faste. Gunnlaug arriva à Uppsalir (5) au moment où les Suédois tenaient leur thing du printemps. Il parvint à s'approcher du roi et le salua. Le roi lui demanda qui il était. Gunnlaug répondit qu'il était Islandais. A la cour du roi Olaf vivait à ce moment Hrafn, fils d'Önund. « Hrafn, » dit le roi, « quel rang cet étranger occupe-t-il en Islande? » Un homme se leva d'un des sièges inférieurs et s'approcha du roi en disant : « Seigneur, il appartient à une des meilleures familles et lui-même est un personnage des plus distingués. » — « Qu'il vienne alors et prenne place à côté de toi, » dit le roi. Gunnlaug reprit : « J'ai composé une pièce de vers que je voudrais vous réciter, seigneur, et je désire que vous

---

(1) *Oláfr enn soenski :* 995-1021.

(2) *Eirikr enn sigrsaeli* : ca. 950-995.

(3) *Sigrid* épousa plus tard le roi de Danemark Svein Tjúguskegg (987-1014).

(4) *Skögul* est le nom d'une Valkyrie, au fig. *combat*. *Sköglar-Tosti* signifie donc *Tosti le combattant*.

(5) Ancienne résidence royale de Suède. Auj. Gamla Uppsala Vieil.-U.), non loin de la ville actuelle d'Upsal.

l'entendiez. » Le roi répondit : « Ce n'est pas le moment de s'asseoir pour écouter des poésies. »

Là-dessus, Gunnlaug et Hrafn s'engagèrent dans un entretien et se firent le récit de leurs voyages. Hrafn raconta que dès l'été il s'était rendu d'Islande en Norvège et au commencement de l'hiver de Norvège en Suède. Ils conçurent de l'amitié l'un pour l'autre. Or, un jour, le thing ayant terminé ses séances, ils se trouvèrent tous deux, Gunnlaug et Hrafn, en présence du roi. Gunnlaug dit : « Je désire que vous écoutiez mon chant, seigneur. » — « Maintenant cela peut se faire, » répondit le roi. « Moi aussi je voudrais dire ma poésie, » interrompit Hrafn, « si cela vous convient, seigneur. » — « Je suis d'accord, » répondit le roi. « Ce sera mon tour d'abord, » reprit Gunnlaug, « si le prince y consent. » — « C'est à moi à parler en premier lieu, » riposta Hrafn, « puisque je suis arrivé à votre cour avant lui. » Gunnlaug répondit : « Où a-t-on jamais vu que mon père ait dû céder le pas au tien? Où? Nulle part! Il en sera de même entre nous deux. » — « Observons la courtoisie, » dit Hrafn; « ne nous engageons pas dans une dispute à ce sujet et laissons le roi en décider. » Le roi dit : « Gunnlaug aura la parole en premier lieu, puisqu'il éprouve tant de dépit s'il n'obtient pas satisfaction. » Ensuite Gunnlaug récita sa drapa. Quand il eut parlé, le roi Olaf reprit : « Hrafn, » dit-il, « que pensez-vous de cette poésie? » — « Eh bien, seigneur, » dit-il, « c'est une poème emphatique et vilain comme le caractère même de Gunnlaug. » — « Maintenant, à toi, Hrafn, de réciter tes vers, » dit le roi. Hrafn obéit. Quand il eut fini, le roi demanda : « Gunnlaug, » dit-il, « comment trouvez-vous cette poésie? » Gunnlaug répondit : « Eh bien, seigneur, » dit-il, « c'est un chant beau comme Hrafn lui-même, mais insignifiant; d'ailleurs, » ajouta-

t-il, « pourquoi n'as-tu composé qu'un flokkr en l'honneur du roi? ne te paraissait-il pas digne d'une drapa? » Hrafn répondit : « Ne discutons pas davantage à ce sujet, » dit-il, « plus tard peut-être aurons-nous l'occasion d'en reparler. » Sur ces mots ils se quittèrent.

Peu de temps après, Hrafn fut admis à faire partie de la suite du roi Olaf et lui demanda l'autorisation de s'en aller à l'étranger. Le roi la lui accorda. Ensuite, étant sur le point de partir, Hrafn s'adressa à Gunnlaug : « C'en est fini de notre amitié, puisque tu veux m'avilir ici devant les princes; le jour viendra où je te plongerai dans une humiliation non moins grande que celle que tu as voulu me causer. » — « Tes menaces ne m'émeuvent point, » répondit Gunnlaug, « et jamais on n'aura l'occasion de voir que je sois moins considéré que toi. » Hrafn reçut du roi Olaf de magnifiques présents d'adieu et partit.

Hrafn venant de l'est arriva à Thrandheim au printemps. Après avoir équipé son vaisseau, il repartit en été pour l'Islande et aborda dans la baie de Leiruvag (1), au nord de Heid (2). Ses parents et amis se réjouirent de son retour. Hrafn resta l'hiver durant à la maison, auprès de son père. Or, en été, l' « homme de la loi » Skapti (3) et Hrafn, le scalde, liés par des relations de parenté, se rencontrèrent au thing. Hrafn dit : « Je voudrais obtenir ton appui pour solliciter de Thorstein Egilsson la main de sa fille Helga. » Skapti répondit : « N'est-elle pas la promise de Gunnlaug Langue de Serpent? » — « Le délai, » reprit Hrafn, « dont ils étaient convenus, n'est-il pas écoulé? Du reste, sa présomption est trop grande

---

(1) Ramification du Faxafjord, côté occid.; auj. Leiruvogar.

(2) *Heidr* signifie *plateau*. Ce terme désigne ici la *Mosfellsheidr* (plateau de Mosfell), à l'est de Reykjavik.

(3) Skapti Thoroddsson lögsögumadr de 1004 à 1030.

maintenant pour qu'il s'en préoccupe encore. » — « Dans ce cas, » répondit Skapti, « fais comme bon te semble. »

Là-dessus, ils s'en allèrent avec une suite nombreuse jusqu'aux tentes de Thorstein qui les reçut avec bienveillance. Skapti prit la parole et dit : « Hrafn, mon parent, désire épouser Helga, ta fille; tu connais sa famille et sa fortune et tu sais qu'il a un grand nombre de parents et d'amis. » Thorstein répondit : « Elle est la promise de Gunnlaug et je veux tenir tous mes engagements envers lui. » Skapti reprit : « Les trois hivers dont vous étiez convenus, ne sont-ils pas écoulés? » Thorstein répondit : « Le dernier été n'est pas passé et pendant cet été il peut encore revenir. » — « Quelles espérances nous laisses-tu à ce sujet, » demanda Skapti. « pour le cas où il ne rentrerait pas au pays? » Thorstein répondit : « Nous revenons tous ici l'été prochain et alors nous verrons ce qu'il conviendra le mieux de faire; rien ne sert de discuter à ce propos maintenant. » A ces mots, ils se séparèrent et quittèrent le thing pour retourner chez eux.

Ce ne fut plus un secret que Hrafn avait demandé en mariage Helga, la promise de Gunnlaug, pour le cas où celui-ci ne reviendrait pas dans le courant de l'été. Or, au thing de l'été suivant, Skapti et les siens renouvelèrent leur demande avec instance et déclarèrent Thorstein délié de tous ses engagements envers Gunnlaug. Thorstein répondit : « Je n'ai que peu de filles à établir et je ne voudrais pas qu'il en résultât des querelles; je veux d'abord aller trouver Illugi le Noir. » C'est ce qu'il fit. Quand il fut arrivé chez celui-ci, Thorstein dit : « Ne te semble-t-il pas que je sois délié de tout engagement envers Gunnlaug, ton fils? » — « Certainement, » répondit Illugi, « si tu le désires; du reste, je ne puis pas en

dire grand'chose, puisque je ne connais pas au juste les circonstances dans lesquelles se trouve Gunnlaug. » Thorstein se rendit ensuite chez Skapti et ils décidèrent que la noce aurait lieu au commencement de l'hiver, à Borg, dans la maison de Thorstein, si Gunnlaug ne revenait point, mais que Thorstein serait libre de toute obligation envers Hrafn, si Gunnlaug rentrait au pays et venait dégager sa parole. Là-dessus, les gens quittèrent le thing et retournèrent chez eux. Cependant l'arrivée de Gunnlaug se faisait attendre, et Helga s'affligeait beaucoup de ces conventions.





IX

Maintenant il faut parler de Gunnlaug. Il quitta la Suède pour se rendre en Angleterre l'été où Hrafn, après avoir obtenu des présents d'adieu du roi Olaf, fit voile vers l'Islande. Le roi Ethelred accueillit amicalement Gunnlaug qui resta tout l'hiver auprès de lui et y vécut en grand honneur.

En ces temps régnait en Danemark le roi Knut Sveinsson (1). Il venait de prendre possession de l'héritage paternel et menaçait sans cesse d'entreprendre une expédition contre l'Angleterre, car le roi Svein, son père, avant de mourir là-bas, dans l'ouest, avait conquis un grand royaume en Angleterre. Ce pays était gouverné par un prince du nom de Heming; il était fils de Strut-Harald et frère du jarl Sigvald et, sous le roi Knut, détenait pour son compte le pays que Svein avait conquis autrefois.

En été, Gunnlang demanda l'autorisation de partir. Le roi lui dit: « Il ne convient pas que tu me quittes au moment où tant de troubles s'annoncent ici en Angleterre; car tu fais partie de ma suite. » Gunnlaug répondit: « C'est à vous d'en décider; mais donnez-moi la permission de partir en été, si les Danois n'arrivent pas. » « Nous verrons, » dit le roi. Or, l'été

(1) Knut le Puissant, fils de Svein, était roi de Danemark et d'Angleterre (1016-1035).



se passa ainsi que l'hiver suivant et les Danois n'arrivèrent point. Après la mi-été, Gunnlaug obtint l'autorisation demandée; il se dirigea vers l'est, gagna la Norvège et alla trouver le jarl Eirik dans le pays de Thrandheim, à Hladir. Le jarl l'accueillit bien et l'invita à rester auprès de lui. Gunnlaug le remercia pour ses offres, mais il déclara que des affaires impérieuses l'appelaient en Islande, qu'il voulait revoir sa fiancée. Le jarl dit : « En ce moment tous les bateaux en destination d'Islande ont pris la mer. » « Hallfred, le poète intraitable (1), » observa un des hommes de la suite, « se trouvait hier encore au-dehors devant Agdanes (2) ». — « C'est possible, » dit le jarl, « il s'est embarqué ici il y a trois nuits. » Le jarl Eirik fit alors conduire Gunnlaug jusqu'au bateau. Hallfred l'accueillit. Bientôt un vent favorable souffla du côté des terres et ils étaient de joyeuse humeur. C'était vers la fin de l'été. Hallfred dit à Gunnlaug : « As-tu appris que Hrafn, fils d'Önund, a demandé en mariage Helga la Belle? » Gunnlaug avoua qu'il en savait quelque chose, mais rien de précis. Hallfred lui raconta ensuite ce qu'il en connaissait et ajouta que beaucoup de gens prétendaient que Hrafn n'était pas moins distingué que Gunnlaug. Alors Gunnlaug dit la strophe :

« Le temps est calme maintenant ; d'ailleurs, que le vent d'est se joue violemment, cette semaine, du bois coupé sur la langue de terre, je m'en soucie peu. Ce que je redoute davantage, c'est qu'on ne me juge

---

(1) *Hallfred* (ca. 976-1014) vécut à la cour du roi de Norvège Olaf Tryggvason, qui lui donna le surnom de *Vandraedaskáld*, c.-à-d. poète, avec lequel il est difficile de s'entendre. Son nom figure dans le *Skáldatal* à côté de ceux de Gunnlaug et de Hrafn. Hallfred est le premier poète chrétien de valeur que nous rencontrons en Scandinavie. Il est connu surtout par son *Oláfsdrápa*.

(2) Petit promontoire dans le golfe de Thrandheim.

pas aussi courageux que Hrafn ; le dissipateur de l'or n'attendra pas que l'on voie grisonner ses cheveux. » (1)

« Mon ami, » dit alors Hallfred, « il faudrait que tes rapports avec Hrafn prissent une meilleure tournure que ce n'a été le cas pour moi. Il y a quelques hivers, j'abordai à Leiruvag; j'avais à payer un demi-marc d'argent à un domestique de Hrafn, mais je voulais le lui retenir. Voilà que Hrafn accourt avec quarante hommes, coupe les câbles et pousse le bateau au loin sur une plage limoneuse et peu s'en est fallu que je ne fisse naufrage. Par suite j'ai dû abandonner à Hrafn le soin de décider de l'affaire et je lui ai payé un marc : voilà ce que j'ai eu à démêler avec lui. » Ensuite ils en vinrent à parler de Helga, et Hallfred vanta sa beauté. Gunnlaug dit alors :

« Bien qu'il brandisse vaillamment le feu de la tempête de Thund, il ne réussira pas à gagner l'amour de la Jörd revêtue de son vêtement de toile; car nous jouions, quand nous étions plus jeunes, sur les diverses proéminences du feu du bras dans le pays du poisson de la bruyère. » (2)

« Ces vers sont bien tournés, » dit Hallfred.

---

(1) *Le bois coupé sur la langue de terre* = le bateau. *Le dissipateur de l'or* = l'homme ; ici, Gunnlaug lui-même. Le sens de la dernière partie est : Je ne veux pas attendre tranquillement la vieillesse avant de montrer lequel de nous deux est supérieur à l'autre.

(2) *Thund* est un des nombreux noms d'Odin. *La tempête de Thund* = le combat ; *le feu de la tempête de Thund* = l'épée. Il s'agit ici de Hrafn. *Jörd* est la première femme d'Odin ; c'est la terre originelle, inhabitée, la *Gaia* des Grecs ; *la Jörd revêtue de son vêtement de toile* désigne la femme ou la jeune fille en général ; ici, Helga. *Le feu du bras* = l'or, les bracelets ; *les diverses proéminences du feu du bras* = les ciselures des bracelets. *Le poisson de la bruyère* = le serpent, le dragon gardien de trésors (cf. Fafnir), l'or ; *le pays du poisson de la bruyère* = le pays de l'or, c.-à-d. la jeune fille ; ici, Helga. — Dans la première jeunesse, Gunnlaug jouait familièrement avec les bagues et les bracelets de Helga et s'entretenait avec elle d'une façon intime.



X

Ils abordèrent à Melrakkasletta(1) un demi-mois avant le commencement de l'hiver(2), à un endroit appelé Hraunhöfn(3), et y tirèrent leur bateau sur le rivage.

Il y avait un homme du nom de Thord; il était fils d'un bondi de Sletta; il avait l'habitude de provoquer les marchands à une lutte corps à corps, et ceux-ci avaient fort à faire contre lui. Il fut donc convenu que Gunnlaug lutterait avec lui. La veille, Thord implora Thor(4) de lui donner la victoire. Le lendemain, au milieu de la lutte, Gunnlaug frappa un tel coup contre les deux pieds de Thord, que celui-ci s'abattit lourdement sur le sol; mais le pied, sur lequel s'appuyait Gunnlaug, se désarticula et lui-même tomba. « Il est bien possible, » dit Thord,

---

(1) « Plaine des renards », presqu'île dans le nord-est de l'Islande.

(2) L'hiver commençait vers la mi-octobre.

(3) « Port de lave », baie et place de débarquement dans le nord de la presqu'île de Melrakkasletta.

(4) *Thor*, le dieu du tonnerre (cf. anglo-sax. *Thunor*, all. *Donner*), fils d'Odin et de Jörd, était primitivement le principal dieu des peuples scandinaves. Sa force était prodigieuse. Un de ses attributs essentiels était le marteau *Mjöllnir* (l'écraseur. Cf. angl. *mill*). Il passait pour le protecteur de l'humanité. C'est lui que l'on invoquait de préférence dans les circonstances importantes de la vie (naissance, mariage, combats, mort, etc.). Il a donné son nom au jeudi (cf. isl. *Thórsdagr*, angl. *Thursday*, dan. *Torsdag*, néerl. *Donderdag* etc.).

« que dans une autre affaire tu ne réussisses pas mieux. » — « Que veux-tu dire ? » demanda Gunnlaug. « Je parle de tes démêlés avec Hrafn Önundarson, qui va épouser Helga la Belle au commencement de l'hiver ; j'étais présent à l'Althing, en été, quand la décision fût prise. » Gunnlaug ne répondit rien. On serra son pied avec un bandeau pour l'aider à se remettre, mais il enfla très fort. — Gunnlaug et Hallfred, avec leur suite, quittèrent Sletta, au nombre de douze, une semaine avant l'hiver et arrivèrent à Gilsbakki le samedi soir, au moment où l'on célébrait la noce à Borg. Illugi se réjouissait de revoir son fils Gunnlaug et ses compagnons de voyage. Gunnlaug dit qu'il voulait aller immédiatement à Borg. Illugi déclara que ce n'était pas à conseiller et tous, sauf Gunnlaug, furent de cet avis. Celui-ci, bien qu'il n'en laissât rien voir, ne pouvait pas marcher à cause de l'état de son pied, et voilà pourquoi le projet de voyage n'eut pas de suite. Le lendemain, Hallfred retourna chez lui à Hreduvatn (1), dans la vallée de la Nordra (2), où Galti, son frère, administrait le bien qui leur appartenait.

---

(1) Lac et propriété dans la contrée des *Myrar*.
(2) Affluent de la Hvita.





XI

Maintenant il faut parler de Hrafn. Il était assis, à Borg, à son festin de noce et la fiancée, à en croire ce qui se raconte partout, était en proie à la tristesse. Il dit vrai, le proverbe : « On se souvient longtemps des émotions de la jeunesse. » C'était aussi le cas pour elle.

La nouvelle se répandit alors que Hungerd, fille de Thorodd et de Jofrid (1), avait été demandée en mariage par un homme du nom de Sverting, fils de Hafr-Björn et petit-fils de Molda-Gnup. La noce devait avoir lieu dans le courant de l'hiver, après la Noël, à Skaney (2). Là demeurait Thorkel, parent de Hungerd et fils de Torfi Valbrandsson. La mère de Thorkel était Thorodda, sœur de Tungu-Odd.

Hrafn retourna chez lui, à Mosfell, avec Helga, sa femme. Or, ils y étaient depuis peu de temps, lorsqu'un beau matin, avant de se lever, il se fit que Helga veillait, pendant que Hrafn dormait. Il avait un sommeil agité. Quand il s'éveilla, il raconta à Helga ce qu'il prétendait avoir rêvé et dit :

« Je me figurais être dans tes bras, blessé par le serpent de la rosée de l'arc ; ta couche, fiancée, m'apparaissait rougie de mon sang ; la Njörun de la

(1) Cf. le commencement du ch. I.

(2) Propriété située au sud de la Hvita.

coupe ne parvenait plus à panser les blessures que m'avait faites l'épine travaillée avec art ; tendre jeune fille, sache que ce n'est pas un signe de bonheur pour Hrafn. » (1)

Helga répondit : « Je ne m'en affligerai jamais ; tu m'as indignement trompée ; Gunnlaug doit être revenu en Islande ; » et elle pleura beaucoup.

En effet, peu de temps après, on apprit la nouvelle du retour de Gunnlaug. Helga se montrait si peu conciliante envers Hrafn qu'il ne pouvait la retenir chez lui. Ils retournèrent donc à Borg et Hrafn n'avait guère de jouissance de son mariage.

Or, pendant cet hiver, on fit les préparatifs d'une noce. Thorkel de Skaney invita Illugi le Noir et ses fils. Tandis qu'Illugi s'apprêtait, Gunnlaug restait assis dans la chambre sans prendre aucune disposition. Illugi s'approcha de lui et dit : « Pourquoi ne t'apprêtes-tu pas ? » — « Je ne compte pas me mettre en voyage, » répondit Gunnlaug. Illugi reprit : « Certes, tu viendras, mon fils ; ne prends pas tellement les choses à cœur et ne regrette pas tant cette femme ; fais comme si tu n'en savais rien. Cela sied à un homme ! Jamais il ne manquera de femmes pour toi. » Gunnlaug obéit aux recommandations de son père et les invités se rendirent à la noce. A Illugi et à son fils furent réservés les sièges d'honneur ; à Thorstein Egilsson, à Hrafn, son gendre et aux compagnons du fiancé on assigna l'autre place d'honneur vis-à-vis d'Illugi. Les femmes s'assirent sur les bancs du milieu (2). Helga la Belle avait pris place à

---

(1) *La rosée de l'arc* = le sang ; *le serpent de la rosée de l'arc* = le javelot, l'épée. *Njörun* est le nom d'une *ásynja* (déesse). *La Njörun de la coupe*, c'est la femme qui verse l'hydromel. (Cf. l'épouse du roi Hrodgar, dans le *Beowulf.*) *L'épine travaillée avec art* = le glaive.

(2) Cf. p. 43, note 3.

côté de la fiancée. Souvent ses regards rencontraient ceux de Gunnlaug, et l'on reconnut la vérité de ce proverbe : « Les yeux de la femme trahissent l'amour qu'elle éprouve pour l'homme. » Gunnlaug était richement vêtu ; il portait les habits que le roi Sigtrygg lui avait donnés et se distinguait beaucoup parmi les autres convives par la force, la taille et la beauté.

Il régnait peu de gaîté au festin. Le jour où les hommes s'apprêtaient à partir, les femmes se disposaient également à faire leurs préparatifs de départ. Alors Gunnlaug s'approcha de Helga, causa longtemps avec elle et ensuite récita cette strophe :

« Pour Langue de Serpent il n'est plus de jour de bonheur sous le salon des montagnes, depuis que Helga la Belle est appelée la femme de Hrafn ; le blond héros de la tempête des épées, le père de la jeune fille, se soucia peu de ma parole ; la jeune Eir fut vendue pour de l'or. » (1)

Et il continua :

« Belle Gefn qui verse le vin, je dois rendre grâce à ton père et à ta mère — la terre du feu des flots enlève au scalde la joie de vivre — car ils ont engendré la Bil qui verse à boire. Où trouve-t-on encore un aussi superbe chef-d'œuvre issu de l'homme et de la femme ? » (2)

Gunnlaug lui remit ensuite le manteau qu'il avait

---

(1) *Sous le salon des montagnes* = sous le ciel, c.-à-d. sur terre. *La tempête des épées* = la bataille ; *le héros de la tempête des épées*, c'est le guerrier. *Eir* est le nom d'une ásynja, la déesse de l'art de guérir : ici, terme poét. pour désigner Helga.

(2) *Gefn* est un des noms de Freyja *Le feu des flots* = l'or ; *la terre du feu des flots* = la femme, désigne ici Helga. *La Bil* (une déesse) *qui verse à boire*, c'est la jeune fille (Helga). Les figures de ce genre sont fréquentes dans la poésie scaldique ; elles s'expliquent par ce fait que c'étaient d'ordinaire les femmes qui, aux festins, se chargeaient de remplir les coupes des convives.

reçu d'Ethelred; c'était une pièce des plus précieuses. Elle le remercia cordialement. Là-dessus, Gunnlaug sortit. Une grande quantité de chevaux venaient d'entrer dans l'enclos. Gunnlaug sauta sur l'un d'eux, fit au galop le tour du parc et se dirigea vers la place où se tenait Hrafn, si bien que celui-ci dut se garer. « Pourquoi recules-tu, Hrafn, » dit-il; « je n'ai voulu te causer aucune frayeur cette fois-ci; mais tu sais ce dont tu t'es rendu coupable. » Hrafn dit alors :

« Ull du feu de la mouche qui ronge les os! toi qui rends célèbres les troupes de Saga! Il ne nous sied point de nous quereller pour la Fulla du sein. Rameau du combat, il y a beaucoup de femmes tout aussi belles au-delà des mers. Sage est celui qui dirige le coursier des flots! » (1)

« Il est possible, » répondit Gunnlaug, « qu'il en soit ainsi; il peut y en avoir beaucoup de pareilles, mais, pour moi, il ne me semble pas. » En ce moment Illugi et Thorstein accoururent, car ils n'aimaient pas de les voir en venir aux mains. Alors Gunnlaug dit la strophe :

« La belle Eir aux bras reluisants fut donnée à Hrafn pour ses richesses — les gens disent qu'il est mon égal, qu'il ne m'est pas inférieur — pendant qu'Ethelred, le plus valeureux des hommes, me fit ajourner mon voyage vers l'ouest à cause du bruit des épées; le distributeur de colliers n'a pas envie de parler longuement. » (2)

---

(1) *Ull* est un ase. *La mouche qui ronge les os* = l'épée; *le feu de la mouche qui ronge les os* = le combat; *Ull du feu...* = le guerrier. *Saga* (histoire) est la seconde des déesses; *les troupes de Saga* désignent les Valkyries; celui qui les rend célèbres, c'est le guerrier, le héros. *La Fulla* (une déesse) *du sein* = la femme; ici, Helga. *Rameau du combat* = le combattant. *Le coursier des flots* = le bateau; celui qui le dirige, c'est l'homme.

(2) *La belle Eir aux bras reluisants* = Helga. *Le bruit des épées* = la guerre. *Le distributeur de colliers* = l'homme; ici, Gunnlaug lui-même.

Ensuite les deux partis retournèrent chez eux Pendant tout l'hiver il n'y eut rien de nouveau; mais Hrafn n'eut plus aucune jouissance de l'amour de Helga depuis le jour où celle-ci avait rencontré Gunnlaug.

Or, en été, les habitants se rendirent au thing en très grand nombre : Illugi le Noir et ses fils; Thorstein Egilsson et Kollsvein, son fils; Önund de Mosfell et ses fils; Sverting, fils de Hafr-Björn. Skapti était encore « homme de la loi » à cette époque. Un jour, pendant la séance, au moment où l'on s'assemblait au « tertre de la loi » (1) et où la discussion des affaires judiciaires était terminée, Gunnlaug demanda qu'on fît silence et dit : « Hrafn, fils d'Önund, est-il ici ? » Celui-ci répondit qu'il était présent. Gunnlaug continua : « Tu sais que tu m'as enlevé ma fiancée et que tu t'es comporté envers moi comme un ennemi; pour ce motif je te provoque ici au thing et t'offre le duel dans un délai de trois nuits, à Öxararholm. » (2) Hrafn répondit : « Cette offre me plaît; je m'y attendais de ta part, » dit-il; « je suis prêt à la lutte, dès que tu voudras. » De part et d'autre les parents désapprouvèrent cette résolution; mais, en ces temps, la loi voulait que quiconque se croyait lésé dans ses intérêts par un autre, le provoquât en duel.

(1) Le tertre de la loi *(lögberg)* était une élévation de terrain située dans la plaine même où se réunissait l'Althing et du haut de laquelle le *lögsögumadr* faisait ses proclamations et adressait au peuple assemblé autour de lui les instructions et les communications officielles.

(2) L'Öxara est une rivière torrentueuse qui se jette dans le lac Ölfuss. Elle forme non loin de son embouchure une petite île *(hólm)* qui, jusqu'en 1006, était le rendez-vous traditionnel de ceux qui voulaient se battre en duel et leur servait en quelque sorte de champ clos. Le combat singulier, chez les Islandais *hólmganga* (voyage dans l'île), était soumis à des règles très sévères.

Quand les trois nuits furent écoulées, ils s'apprêtèrent au combat. Illugi le Noir suivit son fils dans l'île avec une suite nombreuse. Hrafn et son père étaient accompagnés de l' « homme de la loi » Skapti. Et avant que Gunnlaug mit le pied sur l'île, il dit cette strophe :

« Me voilà tout prêt à aborder, l'épée au poing, sur le rivage sablonneux où se trouve la plaine commune; que le dieu donne la victoire au poète! De mon glaive étincelant je vais tailler en deux le siège bouclé du casque de l'amant de Helga; je séparerai du tronc la tête de ce misérable! » (1)

Hrafn répondit en disant la strophe que voici :

« Poète, tu ne sais pas auquel de nous deux est réservé le bonheur de la victoire; voici que la faucille des blessures est tirée; la pointe va percer la jambe; la belle qui porte des bracelets, jeune veuve abandonnée, entendra au thing vanter le courage de l'homme libre, si même nous nous blessons mutuellement. » (2)

Hermund tint le bouclier de Gunnlaug, son frère, et Sverting, fils de Hafr-Björn, celui de Hrafn. Il était convenu que celui qui serait blessé pourrait racheter sa vie pour trois marcs d'argent. Hrafn devait frapper le premier, parce qu'il avait été provoqué. Il frappa par en haut dans le bouclier de Gunnlaug; du coup la lame se brisa en deux tout contre la poignée et atteignit la joue de Gunnlaug qui en reçut une légère blessure.

Aussitôt les parents et beaucoup d'autres accoururent pour s'interposer. Gunnlaug dit : « Mainte-

---

(1) *La plaine commune* = le lieu du combat. *Le siège bouclé du casque* = la tête bouclée.

(2) *La faucille des blessures* = l'épée. *La belle qui porte des bracelets* = la femme; ici, Helga.

nant je déclare que Hrafn est vaincu, puisqu'il est désarmé. » — « Et moi, je prétends que c'est toi le vaincu, » répliqua Hrafn, « puisque tu as été blessé. » A ces mots, Gunnlaug se mit fort en colère et s'écria que la question n'était pas tranchée. Illugi, son père, dit qu'il n'y avait plus rien à trancher. « Mon père, » reprit Gunnlaug, « je voudrais me rencontrer avec Hrafn une autre fois, quand tu seras trop loin pour venir nous séparer. » Là-dessus, les hommes rentrèrent dans leurs tentes.

Le jour suivant, le comité législatif (1) adopta une loi décrétant l'abolition des duels en Islande (2) : ce fut sur l'avis de tous les hommes les plus sages. La rencontre de Gunnlaug et de Hrafn est, en effet, le dernier duel qui ait eu lieu en Islande. Le lendemain, de bonne heure, Gunnlaug et Hermund s'en allèrent pour prendre un bain dans l'Öxara; voilà qu'ils virent arriver sur l'autre bord de la rivière un grand nombre de femmes et parmi elles Helga la Belle. Hermund dit à Gunnlaug : « Vois-tu ces femmes et Helga, ta bien-aimée, là-bas sur l'autre rive? » Gunnlaug répondit : « Certes, je la vois, » et il dit la strophe :

« Elle naquit, cette femme, pour fomenter la discorde parmi les fils des hommes; le tronc du combat en est cause; je désirais ardemment posséder l'arbre de la richesse. Rien ne sert plus maintenant de contempler le pays des bagues de la Gunn étin-

---

(1) Le comité législatif (*lögrétta*), composé des *godar* ou magistrats locaux de toutes les parties de l'île, se réunissait ordinairement trois fois pendant la session de l'Althing, qui se tenait pendant toute la seconde moitié du mois de juin. C'est lui qui faisait et modifiait les lois, qui prenait les mesures administratives et toutes les décisions concernant l'intérêt public et les faisait publier et interpréter par son président, le *lögsögumadr*.

(2) En 1006.

celante, blanche comme un cygne — ma vue se trouble à cette pensée. » (1)

Ensuite ils franchirent la rivière et Helga et Gunnlaug causèrent quelque temps ensemble. Lorsqu'ils repassèrent l'eau, Helga s'arrêta et suivit longtemps des regards Gunnlaug qui dit cette strophe :

« La lune des sourcils — étincelante comme les regards d'un autour — de la Hrist aux superbes vêtements de toile et qui verse le jus des herbes, a rayonné sur moi du ciel resplendissant des sourcils — et le rayon des étoiles de la paupière qu'a lancé sur moi la Frid à parure d'or, a causé mon malheur et celui de la Hlin aux bracelets. » (2)

Après tous ces incidents les hommes quittèrent le thing pour retourner chez eux, et Gunnlaug resta à Gilsbakki, dans la maison paternelle. Or, un beau matin, en s'éveillant, il constata que tous, sauf lui, étaient levés. Voilà que douze hommes en armes entrèrent dans sa chambre. Hrafn, fils d'Önund, était venu. Gunnlaug sauta de son lit à l'instant et voulut saisir son épée. Mais Hrafn lui dit : « Le but de mon arrivée, tu vas l'apprendre. Tu m'as provoqué en duel, l'été passé, à l'Althing et la question ne te semblait pas définitivement tranchée. Aujourd'hui je veux te faire une propo-

---

(1) *Les fils des hommes* = nous; *le tronc du combat* = l'homme (ici, Hrafn); *l'arbre de la richesse*, c.-à-d. l'arbre de l'or = la femme; *le pays des bagues* = la main; *la Gunn* (une déesse) *étincelante* = Helga.

(2) *La lune des sourcils* = l'œil. *La Hrist* (une déesse) désigne ici la femme et particulièrement Helga. *Qui verse le jus des herbes* : qui verse à boire aux festins. *Le ciel des sourcils* = le front. *Les étoiles de la paupière* = les yeux. *La Frid* (une déesse) = la jeune fille. *La Hlin* (une déesse) *aux bracelets* = la femme (Helga).

sition : Nous prendrons la mer, nous deux, l'été prochain, et nous irons nous battre en duel en Norvège; là nos parents ne nous en empêcheront plus. » Gunnlaug répondit : « Tu parles comme le plus brave des hommes; j'accepte ta proposition; en attendant, Hrafn, je t'offre ici chez nous l'hospitalité telle que tu peux la souhaiter. » « Ton offre me plaît beaucoup, » répondit Hrafn; » mais cette fois-ci nous devons retourner sans retard. » Sur ces mots, ils se quittèrent. De part et d'autre les parents étaient vivement affligés de cet arrangement, mais ils ne pouvaient rien faire à cause de la violence de tempérament des deux adversaires. Du reste, il devait en être comme le voulait la destinée.





XII

Pour en revenir maintenant à Hrafn, il équipa son vaisseau à Leiruvag. Il faut mentionner ici deux hommes qui accompagnèrent Hrafn : les fils d'une sœur de son père Önund. L'un s'appelait Grim, l'autre Olaf, et tous deux étaient des personnages remarquables. Tous les parents de Hrafn trouvaient que son départ pour l'étranger était une grande perte; mais il déclara qu'il avait provoqué Gunnlaug en duel pour la raison qu'il n'avait aucune jouissance de son mariage avec Helga et qu'il fallait que l'un d'eux pérît de la main de l'autre. Ensuite Hrafn fit voile vers la haute mer, le vent s'étant montré favorable, et aborda avec son bateau à Thrandheim. Il y séjourna tout l'hiver et resta, pendant tout ce temps, sans aucune nouvelle de Gunnlaug; il l'y attendit de même l'été suivant et passa encore le second hiver à Thrandheim, dans un endroit appelé Lifang.

Gunnlaug Langue de Serpent s'était décidé à s'embarquer avec Hallfred, le scalde intraitable, dans le nord, à Sletta. Ils n'eurent fini leurs apprêts que fort tard. Ils firent voile vers la haute mer, dès que le vent fut favorable, et abordèrent aux Orkneyjar peu de temps avant l'hiver. Sur ces îles régnait à cette époque le jarl Sigurd Hlödvisson. Gunnlaug se rendit auprès de lui dans le courant de l'hiver et y jouit de toute son estime. Vers le printemps, le jarl

fit les préparatifs d'une expédition et Gunnlaug résolut d'y prendre part. En été, ils naviguèrent aux alentours des Hébrides et des fjords écossais et eurent de nombreux combats à soutenir. Partout où ils arrivèrent, Gunnlaug se révéla comme un compagnon excessivement brave et intrépide et comme un guerrier des plus éprouvés. Le jarl Sigurd retourna de bonne heure pendant l'été, tandis que Gunnlaug s'embarqua en compagnie de marchands qui faisaient voile pour la Norvège. Sigurd et Gunnlaug se quittèrent au milieu de grandes démonstrations d'amitié. Gunnlaug se dirigea vers le nord, du côté de Hladir, dans le pays de Thrandheim, pour rendre visite au jarl Eirik et arriva chez lui au commencement de l'hiver. Le jarl l'accueillit amicalement et l'invita à rester auprès de lui. Gunnlaug accepta. Le jarl avait appris ce qu'il en était de ses démêlés avec Hrafn et fit savoir à Gunnlaug qu'il leur interdisait expressément de se battre sur son territoire. Gunnlaug reconnut qu'il avait le droit de prendre semblable résolution; néanmoins il y resta tout l'hiver, mais se montrait toujours taciturne.

Un beau jour il arriva que Gunnlaug sortit accompagné de son parent Thorkel. Ils quittèrent la propriété et s'avancèrent jusque dans la campagne, où ils virent un groupe d'hommes rangés en cercle et, au milieu, deux individus en armes qui s'exerçaient au combat. L'un deux se faisait appeler Hrafn, l'autre Gunnlaug. Les spectateurs faisaient la remarque que les Islandais ne frappaient guère avec vigueur et étaient lents à tenir parole. Gunnlaug s'aperçut que ce n'était que de la raillerie destinée à le couvrir de honte et il se retira sans dire un mot. Peu de temps après, il fit savoir au jarl qu'il n'était pas résolu à supporter plus longtemps les insultes et les moqueries auxquelles les gens de

son entourage se livraient au sujet de sa querelle avec Hrafn et le pria de lui donner un guide pour le conduire dans l'intérieur du pays, à Lifang. Or, le jarl avait appris que Hrafn avait quitté Lifang pour s'en aller vers l'est, en Suède; aussi accorda-t-il à Gunnlaug l'autorisation de se mettre en route et lui donna deux guides pour l'accompagner dans son voyage. Gunnlaug partit donc de Hladir, avec six compagnons, pour gagner Lifang. Il y arriva dans la soirée du jour même où Hrafn avait de bon matin quitté ce lieu en compagnie de cinq hommes. De là, Gunnlaug se dirigea sur Veradal et arrivait toujours le soir à l'endroit où Hrafn avait été la nuit précédente. Gunnlaug continua son voyage jusqu'à la dernière ferme de la vallée et qu'on appelait « A la Colonne ». Hrafu était parti de là le matin. Alors Gunnlaug ne s'arrêta plus en chemin; il se remit en route immédiatement pendant la nuit, et le lendemain, au point du jour, ils s'aperçurent l'un l'autre. Hrafn était parvenu à un endroit où il y avait deux lacs entre lesquels se trouvait un terrain plat connu sous le nom de « plaine de Gleipnir »; dans l'un des lacs s'avançait une petite langue de terre appelée Dinganes. C'est sur ce promontoire que s'installèrent Hrafn et ses compagnons; ils étaient cinq en tout. Parmi eux se trouvaient notamment ses parents Grim et Olaf. Dès que les adversaires se rencontrèrent, Gunnlaug dit : « Il est heureux que nous nous soyons trouvés. » — « Je n'y vois aucun inconvénient, » répondit Hrafn; « maintenant tu as le choix, » ajouta-t-il, « fais comme tu l'entends; veux-tu que nous combattions tous ou nous deux seulement? » Gunnlaug déclara qu'il aimait autant une manière que l'autre. En ce moment, Grim et Olaf, les parents de Hrafn, intervinrent en disant qu'ils n'entendaient point

rester inactifs pendant la lutte. Ce fut également l'avis de Thorkel le Noir, parent de Gunnlaug. Alors Gunnlaug dit aux guides du jarl : « Vous resterez assis à cette place et n'aiderez aucun des deux partis afin de pouvoir rendre compte des péripéties de notre combat. » C'est ce qu'ils firent.

Là-dessus la lutte commença et tous se battirent vaillamment. Grim et Olaf se précipitèrent ensemble sur Gunnlaug seul et le combat finit par la mort de tous les deux, tués par Gunnlaug qui ne reçut aucune blessure. Ce fait est attesté par Thord Kolbeinsson (1) dans le chant qu'il a composé sur Gunnlaug Langue de Serpent :

« Avant de s'attaquer à Hrafn, Gunnlaug de son glaive tranchant tua Olaf, courageux dans le tumulte de Göndul, et Grim aussi; le brave, éclaboussé de sang, se fit le meurtrier de trois hommes intrépides; le Ull du coursier des flots abattit les guerriers. » (2)

Pendant ce temps, Hrafn et ses hommes se mesuraient avec Thorkel le Noir, parent de Gunnlaug. Thorkel tomba sous les coups de Hrafn et laissa la vie. Finalement, lorsque tous leurs compagnons eurent succombé, les deux adversaires s'attaquèrent eux-mêmes dans un assaut furieux, se lançant avec violence l'un contre l'autre et se portant mutuellement de grands coups. Gunnlaug se servait de l'épée que lui avait donnée Ethelred; c'était une excellente arme. Au moyen de cette épée il porta finalement à Hrafn un coup tellement vigoureux qu'il lui

---

(1) Un des principaux représentants de la poésie satirique et diffamatoire. Il vécut au commencement du XI[e] siècle à la cour du roi de Norvège Eirik Hakonarson. Son nom est cité dans le *Skáldatal* à la suite de ceux de Gunnlaug, Hrafn et Hallfred.

(2) *Le tumulte de Göndul* (une Valkyrie) = le combat. *Le Ull* (un ase) *du coursier des flots* (du bateau) = l'homme; ici, Gunnlaug.



trancha un pied. Cependant celui-ci ne tomba pas pour la cause; il se retira vers le tronc d'un arbre et s'y appuya. Alors Gunnlaug dit : « Te voilà incapable de lutter, » dit-il; « aussi je ne veux pas me battre plus longtemps avec un homme mutilé comme tu l'es. » Hrafn répondit : « Il est vrai, » dit-il, « que le sort m'a joué un bien vilain tour; cependant, si je pouvais avoir à boire, cela me ferait encore du bien. » — « Mais ne me trompe pas, » reprit Gunnlaug, « si je t'apporte de l'eau dans mon casque. » Hrafn répondit : « Je ne te tromperai pas. » Là-dessus, Gunnlaug s'en alla sur le bord d'un ruisseau, puisa de l'eau dans son casque et l'apporta à Hrafn. Celui-ci tendit la main gauche et de l'épée qu'il tenait de la main droite il frappa sur la tête de Gunnlaug qui en reçut une très grave blessure. « Tu m'as indignement trompé, » s'écria Gunnlaug, « et tu as agi d'une façon d'autant plus infâme que j'avais confiance en toi. » Hrafn répondit : « C'est bien vrai; mais ce qui m'a poussé à le faire, c'est que je ne supporte pas que tu embrasses Helga la Belle. » Sur ces mots, ils s'attaquèrent de nouveau avec rage et la lutte se termina par la victoire de Gunnlaug sur Hrafn. Ce dernier y laissa la vie. Les guides du jarl s'avancèrent et pansèrent la blessure que Gunnlaug portait à la tête. Celui-ci était assis pendant ce temps et dit cette strophe :

« Le valeureux qui suscite la tempête des armes, Hrafn, le tronc de l'assaut, ce champion, véritable rempart de l'armée, nous a maintes fois vaillamment attaqué au milieu du fracas des lances; ici, sur les rochers de Dinganes, les épées frémirent violemment ce matin autour de Gunnlaug. » (1)

---

(1) Gunnlaug s'adresse à l'un des guides et vante la bravoure de Hrafn. *Le valeureux qui suscite...* = le héros; *le tronc de l'assaut* = le vigoureux lutteur.

Là-dessus ils enterrèrent les morts ; ils aidèrent ensuite Gunnlaug à monter à cheval et revinrent avec lui jusqu'à Lifang. Il y resta couché trois nuits encore et reçut les suprêmes bénédictions de la main du prêtre. Il mourut alors et fut inhumé près de l'église. Tout le monde reconnut qu'il était bien regrettable que Gunnlaug et Hrafn eussent tous deux trouvé la mort dans de pareilles circonstances.





XIII

Or, en été, avant que la nouvelle de ces faits fût connue en Islande, Illugi le Noir, qui se trouvait alors dans sa maison, à Gilsbakki, eut un rêve. Pendant le sommeil, il lui semblait voir Gunnlaug tout couvert de sang apparaître devant lui et disant pendant son rêve cette strophe en sa présence : (Illugi, à son réveil, chercha à se rappeler les vers et les communiqua ensuite à d'autres).

« Je savais que Hrafn me frappait du poisson qui retentit sur la cuirasse et dont la poignée est garnie de nageoires; mais la pointe acérée perça la jambe de Hrafn. Alors l'aigle qui déchire les cadavres se délecta dans la mer de mes chaudes blessures; le bâton de combat de Gunn fendit la tête de Gunnlaug. » (1)

La même nuit, il arriva que dans le sud, à Mosfell, Önund eut un rêve; il crut voir Hrafn s'approcher de lui tout ensanglanté et récitant cette strophe :

« Rouge était mon épée, lorsque le Rögner du glaive me frappa de son arme; les monstres du bouclier furent éprouvés sur les boucliers au delà

---

(1) *Le poisson qui retentit sur la cuirasse* etc... = l'épée. *La mer des chaudes blessures* = le sang. *Le bâton de combat de Gunn* (une Valkyrie, déesse de la guerre) = l'épée.

des mers. Il me semblait que les oies du sang toutes couvertes de sang nageaient dans le sang au-dessus de ma tête; les vautours du sang avides de blessures purent encore une fois se plonger dans le flot des blessures. » (1)

L'été suivant, à l'Althing, Illugi le Noir dit à Önund au « tertre de la loi » : « Quelle compensation vas-tu me donner pour mon fils, » dit-il, « puisque Hrafn, ton fils, l'a trompé en dépit de sa promesse? « Önund répondit : « Je ne me crois nullement tenu, » dit-il, « d'accorder un dédommagement; leur rencontre m'a déjà causé tant de douleur; du reste, je ne te réclamerai pas non plus d'amende pour mon fils. » Illugi reprit : « Dans ce cas, l'un ou l'autre de tes parents et des membres de ta famille, sans qu'il s'en doute, en subira les conséquences. » Aussi, après le thing, durant l'été, Illugi ne cessa d'être fort triste.

En automne, d'après ce que l'on raconte, Illugi quitta sa maison de Gilsbakki avec trente hommes et arriva à Mosfell de bon matin. Önund se réfugia dans l'église avec ses fils; cependant Illugi s'empara de deux de ses parents dont l'un s'appelait Björn et l'autre Thorgrim. Il fit mettre à mort Björn et couper un pied à Thorgrim. Après ces exploits Illugi retourna chez lui et Önund n'obtint aucune compensation. Hermund, second fils d'Illugi, était vivement affecté de la mort de Gunnlaug, son frère; celui-ci ne lui paraissait pas suffisamment vengé, même après tout ce qui venait d'arriver.

Or, Önund de Mosfell avait un neveu du nom

---

(1) *Rögner* est un surnom d'Odin. *Le Rögner du glaive* = le guerrier (Gunnlaug); *le monstre du bouclier* = l'épée; *au-delà des mers* = en Norvège. *L'oie du sang* = l'aigle; *le vautour du sang* = l'aigle; *le flot des blessures* = le flot de sang.

de Hrafn. C'était un grand navigateur; il possédait un bateau qui stationnait dans le Hrutafjord (1). Au printemps, Hermund, fils d'Illugi, quitta tout seul la maison paternelle, se dirigea vers le nord, sur Holtavörduheid (2), et de là vers le Hrutafjord et arriva à Bordeyr (3) auprès du bateau des marchands. Ceux-ci étaient justement prêts à partir. Hrafn, le pilote, se trouvait sur le rivage avec de nombreux compagnons. Hermund s'approcha de lui, le transperça de son épée et repartit aussitôt. Cet acte frappa de stupeur tous ceux qui se trouvaient avec Hrafn. Aucune amende ne fut payée pour ce meurtre. C'est ainsi que se termina la querelle d'Illugi le Noir et d'Önund de Mosfell.

Thorstein Egilsson maria Helga, sa fille, quelque temps plus tard, à un homme du nom de Thorkel; celui-ci était fils de Hallkel et habitait dans le Hraundal. Helga l'accompagna dans sa demeure; mais elle ne parvenait pas à l'aimer beaucoup, parce qu'elle ne pouvait détacher ses pensées de Gunnlaug, bien qu'il fût mort. Cependant Thorkel était de sa personne un homme remarquable; il avait beaucoup de biens et était bon poète. Ils eurent un assez bon nombre d'enfants. Un de leurs fils s'appelait Thorarin, un autre, Thorstein; ils en avaient plusieurs autres encore. Le plus grand plaisir de Helga, c'était de déployer le manteau dont Gunnlaug lui avait fait présent et de le contempler longuement.

Un jour, il se répandit une grave maladie dans le domaine de Thorkel et de Helga, et beaucoup de gens en souffrirent longtemps. Helga en fut atteinte également, mais ne se coucha point. Un

---

(1) Sur la côte septentrionale de l'Islande.

(2) Grand plateau, entre le Nordrardal et le Hrutafjord, dans le nord.

(3) Port, sur le Hrutafjord.

samedi soir, étant assise dans la chambre d'habitation, elle laissa choir la tête sur les genoux de Thorkel, son époux, et envoya prendre le manteau que lui avait donné Gunnlaug. Lorsqu'on le lui eut apporté, elle se redressa, étendit le manteau devant elle et le contempla pendant quelque temps. Bientôt elle se laissa retomber dans les bras de son mari; elle était morte. Thorkel dit alors cette strophe :

« J'ai pris dans mes bras l'arbre du serpent du bras, mon excellente épouse morte. Dieu enleva la vie à la Lofn aux vêtements de toile.... Cependant, lui survivre est plus pénible encore pour l'avide chercheur d'or. » (1)

Helga fut enterrée près de l'église. Thorstein continua à vivre en cet endroit. Tous déplorèrent vivement, comme on pouvait s'y attendre, la mort de Helga. Telle est la fin de cette saga.

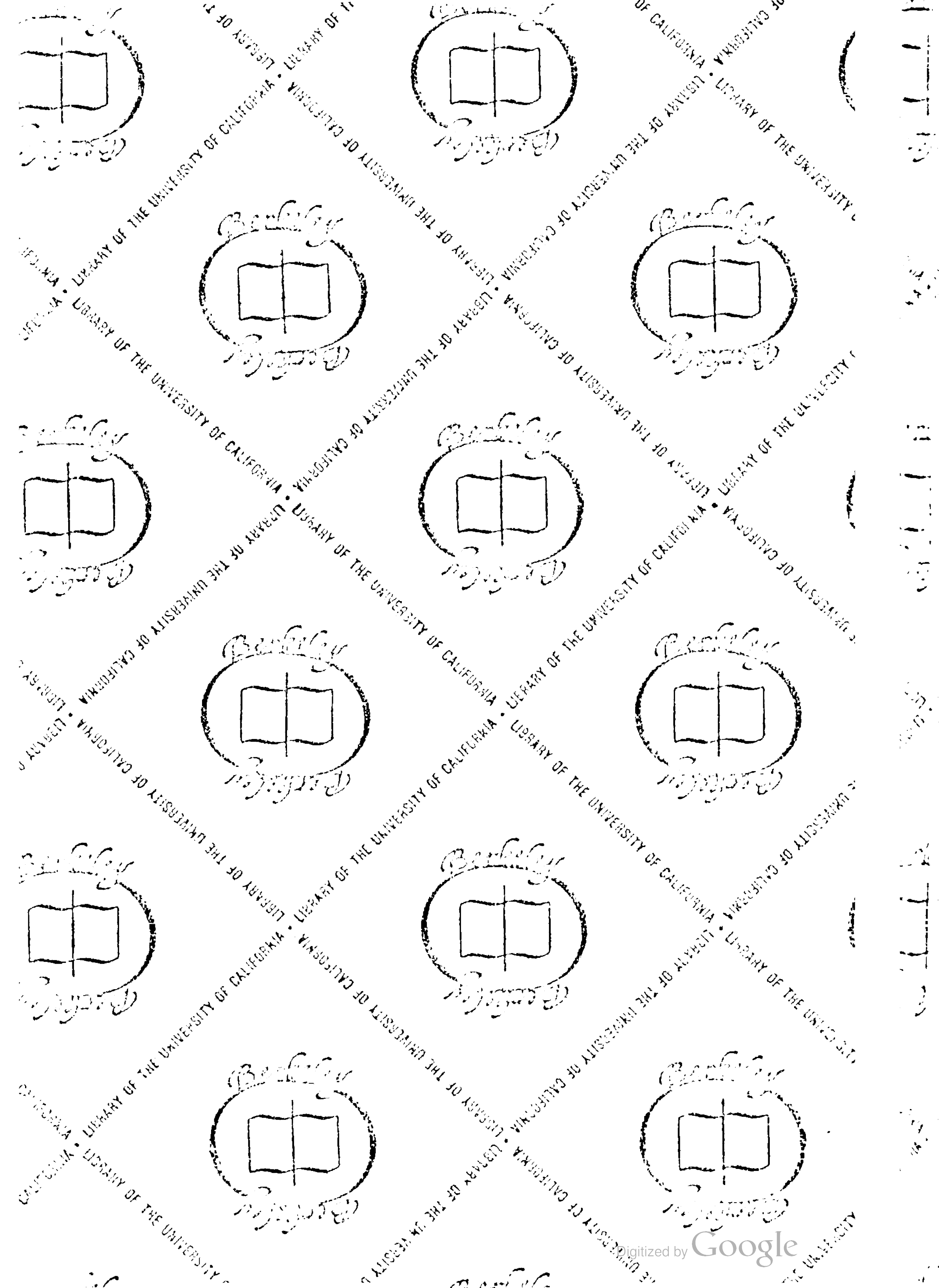
---

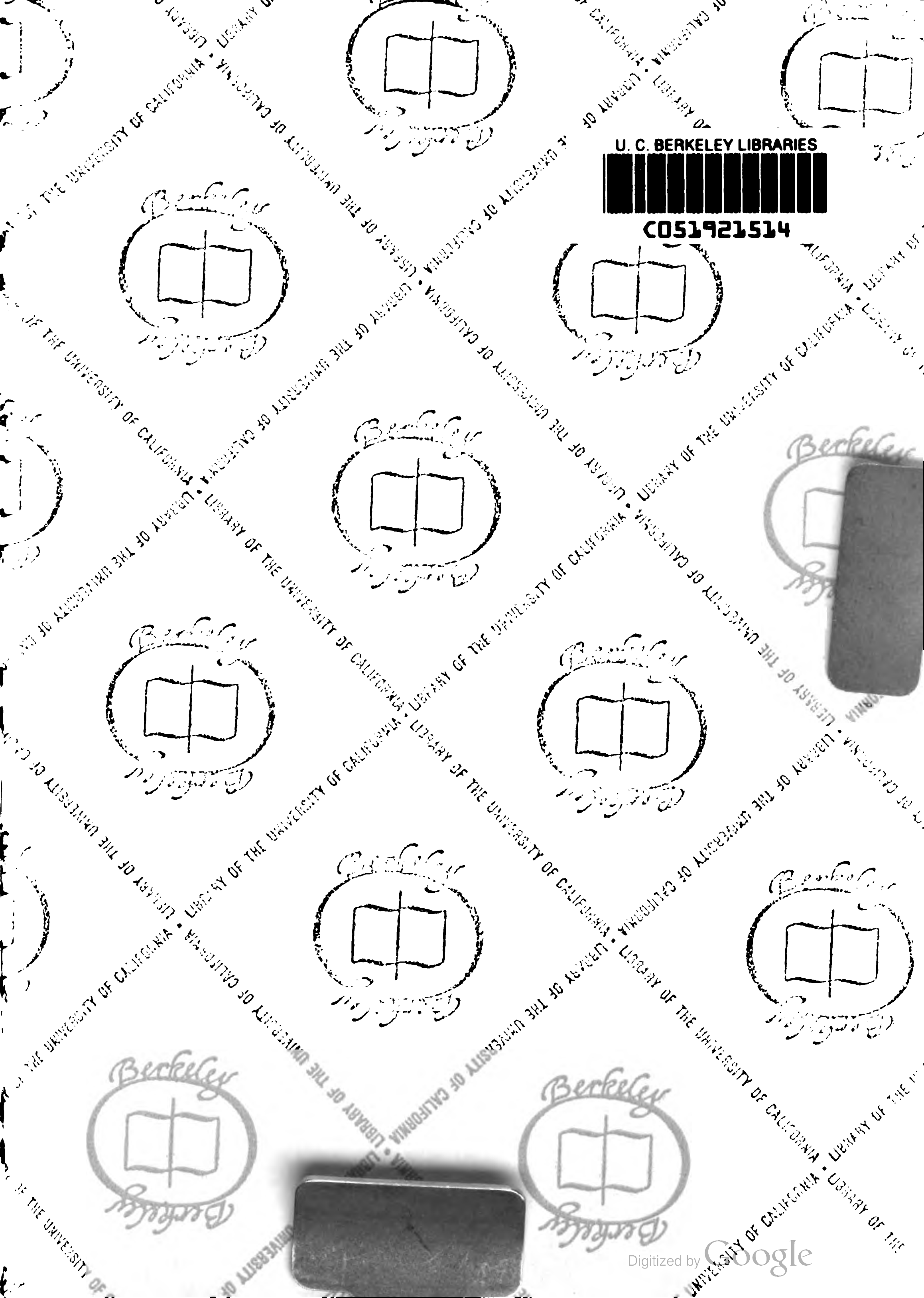
(1) *Le serpent du bras* = le bracelet; *l'arbre du serpent des bras*, de même que *la Lofn* (une asynje ou déesse) *aux vêtements de toile* = la femme (ici, Helga). *L'avide chercheur d'or* = l'homme; ici, Thorkel lui-même. Cette strophe est incomplète; les vers 5 et 6 manquent, ce qui rend douteux le sens des deux derniers vers.



DU MÊME :

Le Livre des Islandais du prêtre Ari le Savant, traduit de l'ancien islandais, précédé d'une étude sur la vie et les œuvres d'Ari et accompagné d'un commentaire et d'une carte de l'Islande ancienne (Bibl. de la Faculté de Philos. et Lettres de l'Univ. de Liège, fasc. IV). Bruxelles, *Office de Publicité* et *Société belge de Librairie,* 1898.


LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Digitized by Google


U. C. BERKELEY LIBRARIES
C051921514
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Berkeley
Digitized by Google

